



45

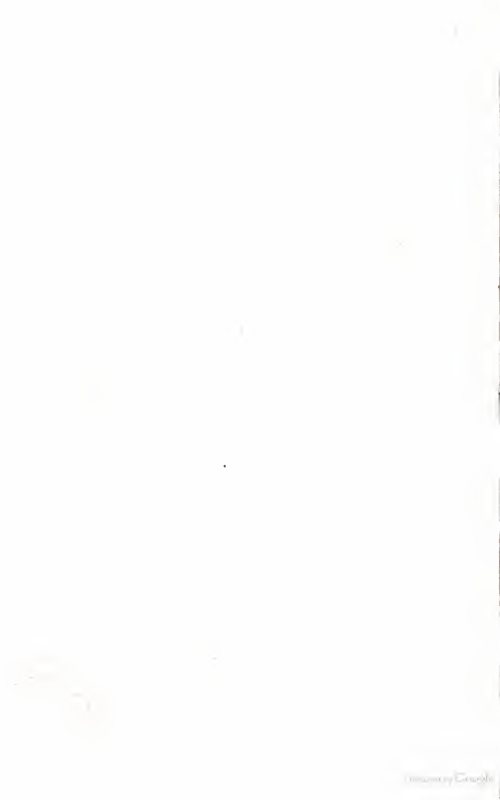
6

733

BIBLIOTECA NAZIONALE  
CENTRALE - FIRENZE







LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>  
Boulevard Saint-Germain, n° 77

VIE

# D'OVERLIN

PAR

FRÉDÉRIC BERNARD



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77



\* 6. 203

VIE  
D'OBERLIN

---

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE  
Rue de Fleurus, 9, à Paris

---

15.6.798



VIE

# D'OBERLIN

PAR

FRÉDÉRIC BERNARD



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867

Droits de propriété et de traduction réservés



# VIE D' OBERLIN.

---

## I

En dehors des dissentiments de croyances et des divergences de chaque esprit, l'humanité place pêle-mêle dans son Panthéon tous ceux qui l'ont servie, à divers titres, par différentes voies, avec la volonté commune de faire le bien. Parmi ceux-ci, se rencontrent assurément des individualités plus hautes et plus illustres, mais non des âmes plus ardentes que celle de l'humble pasteur d'Alsace dont nous

allons raconter la vie. Elle fut toute dévouée au bonheur d'un pauvre pays, et dans cette vue il dépensa des talents, une énergie et une persévérance qui suffiraient à fonder sur un terrain plus vaste une œuvre plus étendue et une célébrité supérieure. Les moyens lui manquant, il les créa. Ministre d'un dogme précis et d'enseignements traditionnels, son âme se trouva cependant ouverte aux nouveautés généreuses de l'époque où il vécut, et il put les servir sans transiger avec ses convictions. C'est par cette hauteur d'inspiration, par cette sérénité de vues, par cette communication naturelle avec le vrai et le bon dans tous les temps que ce caractère s'offre à l'admiration. Il fit beaucoup de bien au Ban de la Roche; mais ailleurs, dans l'histoire des beaux exemples qui enflamment les hommes, son esprit reste vivant et son influence féconde.

Jean-Fritz ou Frédéric Oberlin naquit à Stras-

bourg en 1740, le 31 août, dans une famille protestante des plus distinguées par la pureté des mœurs et la culture de l'esprit. Le père était professeur, la mère poète, et de cette union bénie par la naissance de neuf enfants, sept garçons et deux filles, jamais les difficultés de la vie matérielle, souvent ardues, n'altérèrent la paix intérieure. On trouvait même le moyen d'être généreux envers de plus pauvres, et les enfants, à qui chaque semaine on remettait une légère somme, apprirent de bonne heure la bienfaisance par l'exemple de leurs parents.

Stœber, le meilleur et le plus complet des biographes d'Oberlin, à qui nous empruntons presque tous les matériaux de cette étude, rapporte de l'enfance de son héros les traits suivants :

« Un jour notre Fritz traverse le marché; il

remarque que quelques garçons poussent méchamment une paysanne et font tomber la corbeille pleine d'œufs qu'elle portait sur sa tête ; la paysanne est désolée. Fritz lance à ces méchants un regard foudroyant, leur adresse de rigoureux reproches sans se laisser intimider par leur nombre, prie la femme d'attendre, court chez lui, prend sa cassette, revient rapidement et verse tout son avoir dans les mains de la paysanne étonnée.

« Une autre fois, passant près de la boutique d'une revendeuse, il voit une pauvre femme marchander une vieille robe ; la revendeuse persiste à exiger deux sous de plus que celle-ci ne peut donner ; l'indigente s'en va toute triste. Oberlin remet ces deux sous à l'inexorable marchande, rappelle la femme, lui dit à l'oreille que l'excédant est payé ; rayonnante de joie, la femme donne son argent, prend la robe, et Oberlin disparaît. »

L'habitude prise par le pauvre professeur de Strasbourg, de prélever sur les besoins de chaque semaine une petite somme pour la mettre à la disposition de chacun de ses neuf enfants, témoigne pour nous d'un véritable génie éducateur. C'est, en effet, à l'aide de la responsabilité personnelle, par l'acte volontaire et non imposé, que l'être se développe et s'instruit. Un enfant qui, lorsque sa sensibilité est excitée, ne peut qu'implorer la bienfaisance de ses parents, d'un côté ne sacrifie rien, de l'autre, doit quelquefois se résigner, par suite d'un refus, à laisser la misère non secourue. Dans les deux cas, la sensibilité, au lieu de s'élever en lui à l'état de vertu, demeure à l'état d'instinct, et s'é-mousse facilement. Il est hors de doute que toutes les sommes remises aux enfants ne serviront pas à l'exercice de la bienfaisance ; la plupart seront employées à des gourmandises

ou à des futilités ; mais cela même, sous la surveillance des parents, doit apprendre à ces jeunes esprits à connaître leurs passions, à s'en défier et à les régler eux-mêmes, avant l'âge où il devient plus dangereux d'y céder.

Voici un trait qui, chez un enfant, annonce une trempe d'esprit peu ordinaire. C'est la conscience bravant le danger à tous risques, et tenant bon même contre l'influence de l'autorité armée, si prestigieuse pour les enfants de cet âge.

« Près de la demeure d'Oberlin, un garde de police maltraite un mendiant estropié. Fritz survient ; il prend fait et cause pour l'opprimé, se place entre lui et l'oppresseur, et témoigne à celui-ci toute l'indignation que sa barbarie lui inspire. Le garde sent sa dignité compromise, il veut arrêter le jeune téméraire ; mais les voisins accourent et en imposent au shire,



qui est obligé de lâcher le mendiant et son protecteur. Quelques jours après, notre Fritz rencontre le garde dans une petite rue ; il l'aperçoit de loin. Fuiras-tu ? se dit-il. Non, non, se répond-il à l'instant ; tu es venu au secours d'un malheureux, Dieu te viendra en aide. Et il passe hardiment à côté de l'homme de la police, qui ne peut s'empêcher de sourire à l'héroïque enfant. »

Le futur civilisateur du Ban de la Roche annonçait alors des penchants militaires très-décidés. Il était un des spectateurs les plus assidus des manœuvres de la garnison, et saisissait toutes les occasions de se glisser dans les rangs et de toucher les sabres et les casques. Mais il était de ceux qui exercent au besoin leur vaillance contre eux-mêmes ; car, ayant peu la mémoire des mots et forcé de consacrer beaucoup de temps à l'étude de ses leçons, il mettait des

morceaux de bois dans son lit, afin d'abrégér la durée de son sommeil par la dureté de sa couche.

Après avoir achevé ses classes au collège, Oberlin devint étudiant à l'université protestante de Strasbourg. Il s'y distingua entre tous ses camarades par la pureté de ses mœurs et par son assiduité aux cours. Malgré le peu de temps que lui laissaient ses études, il était obligé, pour pouvoir payer sa propre instruction, de donner des leçons en ville. Muni de peu d'argent de poche, par conséquent, et la bienfaisance étant restée pour lui le premier des plaisirs, il n'avait jamais de quoi imiter les dépenses que faisaient ses camarades, et ceux-ci le tenaient pour avare. Un d'eux, jugeant, dans sa sagesse, qu'il était bon de donner à Oberlin un grand exemple de munificence et de dédain des richesses, s'avisa un jour de jeter solennellement devant lui une pièce d'ar-

gent dans la rivière en disant : Vois-tu ? Fritz. Oberlin ne répondit rien sur le moment ; mais, dans le cours de la promenade, les deux jeunes gens rencontrèrent un pauvre aveugle. Alors, arrêtant son camarade et tirant à son tour une pièce de sa poche, Oberlin la remit à l'aveugle en disant aussi : Vois-tu ? On finit par le comprendre et on cessa de le railler.

Tout, dans ce caractère, témoigne que l'amour du devoir ne procède point chez lui d'une aveugle obéissance, mais d'un choix indépendant et réfléchi. Un professeur dont il suit les enseignements est disgracié ; la foule des étudiants l'évite. L'admiration d'Oberlin venge son professeur d'une telle injustice, et il croit devoir le témoigner publiquement. Qu'imagine-t-il ? Pendant tout le temps que dura la suspension du cours, à l'heure où il avait lieu d'ordinaire, notre étudiant se rendait chez le professeur, sonnait, saluait dans

la rue la personne qui venait lui ouvrir, exprimait ses regrets et se retirait. Ce même professeur, orthodoxe trop rigide, voulut damner plus tard le père d'Oberlin. Nous n'avons pas besoin de dire qu'une pareille sentence provoqua une protestation énergique de la part d'Oberlin<sup>1</sup>.

A une très-ferme indépendance et à la pratique des vertus, Oberlin joignait une grande piété chrétienne et même des tendances mystiques. Il écrit un *acte solennel* par lequel il se consacre à Dieu, et le prend pour unique but et pour unique maître. Il avait été reçu bachelier en 1758; il est reçu cinq ans après docteur en philosophie, et quand vient l'heure de choisir une carrière, il se décide pour la théologie. Dans sa famille, il avait été nourri de croyances religieuses, qui, lorsqu'elles se

1. Stœber, *Vie d'Oberlin*. Strasbourg, 1831.

trouvent jointes à un sentiment austère du devoir et à la pratique de toutes les vertus, semblent en être la source. Là, sans doute, fut le motif de sa détermination.

Pendant trois ans, notre jeune théologien fut gouverneur des enfants d'un chirurgien distingué de Strasbourg, M. Ziegenhagen. Tout en donnant à ses élèves les soins les plus assidus, Oberlin, qui semble deviner sa destinée et se dit qu'il sera peut-être appelé aux fonctions de pasteur dans quelque village, étudie la chirurgie avec M. Ziegenhagen, et se rend capable de pratiquer une saignée et de donner les soins les plus urgents en cas d'accident.

A vingt-sept ans, la mort d'un frère, particulièrement aimé, jette Oberlin dans une profonde tristesse, qui, jointe à ce détachement de la terre que le christianisme conseille et s'efforce d'obtenir, inspire au jeune théologien

un ardent désir de la mort. Il l'implore de son *Père céleste*, et ses désirs et ses espérances à ce sujet sont consignés dans un journal auquel il prend l'habitude de confier toutes ses pensées, et où l'on trouve ces règles de conduite qu'il s'imposait et qu'il observait fidèlement :

« Je veux m'efforcer de faire toujours le contraire de ce qu'un penchant sensuel pourrait exiger de moi. Je ne mangerai et ne boirai donc que peu, et jamais plus qu'il ne faut pour la conservation de ma santé. Quant aux mets que j'affectionne le plus, j'en prendrai moins que de tous autres.

« Je veux chercher à dompter la colère, qui souvent s'empare de moi.

« Je veux m'abstenir de tous termes injurieux.

« Je veux exercer les devoirs de mon état avec la dernière exactitude et la plus grande

ponctualité. Autant que possible, je commencerai mes leçons à l'heure sonnante, et, si cela ne se peut, je resterai d'autant plus longtemps, l'heure écoulée.

« Je veux consacrer tous les moments disponibles aux études, pour me rendre le plus tôt possible apte aux fonctions de prédicateur.

« Je veux me contenter du strict nécessaire en fait de garde-robe et de mobilier, pour que je n'aie pas besoin de donner un grand nombre de leçons; je pourrai alors vaquer d'autant mieux à celles que j'aurai, et mes études seront moins interrompues.

« Détache toujours quelque partie de tes revenus pour les pauvres, et administre ce fonds en bon gérant. Quant au reste, sois aussi économe que possible; paye ceux qui te servent de manière qu'ils puissent être contents; tâche néanmoins de te passer de secours inutiles; mets-y la main toi-même; que ton ha-

billement soit propre, mais simple; qu'il en soit autant de tes meubles; si tu dépenses peu, il ne te faut pas une grande recette. »

Tout cela ne représente point seulement de simples paroles et de bons désirs. Ce furent des actes, des habitudes. On raconte qu'en 1766, au mois de décembre, ayant promis de prêcher dans une église à six heures, du matin, et souffrant beaucoup d'un abcès à la joue, Oberlin, néanmoins, se rendit à l'église, monta en chaire, prêcha avec la vivacité d'expression et de sentiment qui lui était habituelle, et s'en retourna faire lui-même l'opération de son abcès, après quoi il se rendit à l'étude. On ne dit pas si les admiratrices du jeune prédicateur, si ces personnes que Stœber nous signale et qui, « plus dévotes que raisonnables, dépassèrent même les limites d'une juste admiration; » on ne dit pas si, ce jour-là, elles goûtèrent autant



qu'à l'ordinaire la physionomie peu régulière et probablement étrange de l'orateur ; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que le christianisme et le stoïcisme se confondent ici dans cette admirable énergie humaine qui vise à dominer la nature même, ou plutôt à l'élever avec lui.

## II

Disons maintenant ce qu'est le Ban de la Roche :

Un canton des environs de Strasbourg, d'environ six lieues de circonférence, borné de forêts et de montagnes et divisé par des hauteurs en deux paroisses, Rothau et Waldbach, dont chacune comprend plusieurs villages.

L'histoire du Ban de la Roche, du temps féodal à Oberlin, n'est qu'un long état de misère. Le château de la Roche, habité par des chevaliers-brigands, lui donne son nom et le tient assujetti. En 1469, la ville de Strasbourg fait

le siège de ce repaire et le démolit. Ce pays passe à un prince allemand, puis, en 1648, à la France avec l'Alsace, par la paix de Westphalie. A cette époque, le Ban de la Roche, saccagé par la guerre de Trente ans, ravagé par la peste qui suivit, était à peu près désert. On raconte qu'une femme avec un petit enfant habitait seule le village de Fouday, et que, pour se défendre des animaux nuisibles et des serpents, elle était obligée de mettre le feu aux herbes. Il restait cependant encore assez d'habitants dans le canton pour que la superstition entreprît d'achever l'œuvre si bien conduite par la guerre et par la peste. Il y eut au dix-septième siècle tant d'exécutions de sorciers, que le nouveau seigneur, le prince allemand de Veldence, voulut arrêter ces cruautés en prouvant la fausseté des aveux obtenus par la torture. Il casse lui-même la jambe à un de ses chevaux et accuse de ce fait un de ses valets. Celui-ci, mis à la

question, avoue avoir commis ce mal par sortilège. Le prince alors dévoile hautement la vérité et abolit la torture. Il n'y eut plus depuis ce temps de procès pour sortilège dans le pays.

En 1700, on comptait quatre habitants au village de Sollbach, neuf à Fouday, neuf à Waldbach et neuf à Belmont. Pas de culture, naturellement. Les malheureux habitants de ce pays désolé, presque sauvages, vivaient surtout des fruits des forêts. On y introduisit en 1709 la culture des pommes de terre, ce qui fut un grand bienfait.

« L'extrême modicité du traitement attaché aux cures du Ban de la Roche, l'isolement de ce pays, les privations de tout genre qu'il imposait, le faisaient regarder comme un lieu d'exil, quand le premier des réformateurs de ce petit pays, Jean-Georges Stuber, accepta par dévouement la cure de Waldbach. »

Il s'attacha d'abord à relever l'enseignement public qui existait à peine. En été, il n'y avait pas d'école ; en hiver, on mettait la place de maître à l'encan, au rabais, et il arrivait souvent que cette charge rapportait un peu moins que celle du pâtre. Stuber institua des maîtres d'école permanents, se chargea lui-même de leur enseigner les connaissances nécessaires et forma quelques bons instituteurs. Il provoqua en faveur de sa paroisse des dons qui lui servirent à encourager les maîtres d'école par des primes, distribuées en raison de leurs efforts et de leurs succès. Une disposition aussi juste que touchante attribue à l'instituteur une récompense plus élevée pour les enfants en bas âge que pour les adolescents, et double la prime quand il s'agit d'élèves de peu de capacité dont on a cependant obtenu des progrès.

Il arriva ce qu'une juste persévérance ob-

tient toujours ; les bons effets de l'instruction et de la moralisation des enfants frappèrent enfin les esprits. Les adultes et les parents mêmes eurent honte de leur ignorance et demandèrent aussi l'instruction. Stuber établit des écoles d'adultes où l'on compta bientôt près de 200 personnes de tout âge. Car ce petit peuple, si pauvre et si négligé, montre, il faut bien le dire, un sens juste, un goût des bonnes choses, qui seconde puissamment ses réformateurs. L'ignorance n'a point créé chez eux l'abrutissement ; ils sont bons, naïfs, ardents. Ils s'empresent aux leçons extraordinaires que donne le pasteur les dimanches et les jours de fête et pendant les soirées d'hiver. Le pasteur, il est vrai, fournit tout, encre, papiers, plumes, éclairage ; mais il y avait aussi des cabarets au Ban de la Roche, et le peuple préfère l'instruction.

Stuber est une de ces âmes vraiment évangé-

liques chez lesquelles la bonté et la simplicité vont droit au vrai et le rendent aimable. « Je renonçai, dit-il, à la manière ordinaire de prêcher ; je m'abstins surtout de toute fleur de rhétorique ; je pris, en leur adressant la parole, le ton d'une conversation amicale. Je leur fis sentir quel bonheur serait le leur s'ils étaient un peuple innocent, consciencieux et plein de foi.... Je changeais souvent les formules usitées du culte ; je ne laissais pas s'enraciner des habitudes routinières ; je cherchais toujours à faire en sorte que le service divin fût constamment animé, plein de simplicité, de candeur et d'ingénuité. Je parlais à mes auditeurs comme un père parle à ses enfants, comme un frère parle à ses frères. »

Il appelle en aide, pour civiliser ses paroissiens, la douce influence de la musique, et forme [des chœurs d'enfants d'abord, puis

d'hommes et de femmes. « C'était toujours une grande jouissance pour moi, dit Stuber, lorsqu'allant à cheval d'un village à un autre, j'entendais dans les prés et sur les hauteurs ces chants que je leur avais appris; je distinguais souvent des voix très-belles et très-harmonieuses. »

Stuber fonda pour l'usage de ses paroissiens une bibliothèque d'environ 100 volumes, qui fut plus tard considérablement augmentée par Overlin. Il avait aussi tenté quelques essais en faveur de l'agriculture; l'impulsion enfin était donnée; mais la retraite de Stuber pouvait anéantir ces heureux commencements; aussi, quand le bon pasteur est obligé par la faiblesse de sa santé de quitter l'âpre montagne, cherche-t-il son successeur avec le même soin qu'un père, averti qu'il va quitter ses enfants, leur cherche un tuteur, et il a le bonheur de trouver Overlin.



« 'Un pressentiment lui dit que ce jeune théologien, déjà connu par son savoir et son austérité, est le successeur qu'il lui faudrait. Il va le trouver. Il monte quelques escaliers et entre dans une mansarde. En ouvrant la porte, il aperçoit au fond de la chambre un lit caché derrière des rideaux de papier. — Voilà du Ban de la Roche, se dit Stuber tout bas. — Il s'approche du lit ; il plaisante avec Oberlin sur les rideaux. — Et que veut donc dire, lui dit Stuber, ce poêlon de fer suspendu au-dessus de la table? — C'est ma cuisine, répond Oberlin. Je dîne avec mes parents. Ceux-ci me permettent d'emporter chaque fois un morceau de pain ; à huit heures du soir, je mets le pain dans ce poêlon ; j'y ajoute du sel et j'y verse de l'eau ; alors je place ma lampe dessous et je continue à étudier. Si vers dix ou onze

heures, la faim se fait sentir, je mange la soupe que j'ai faite moi-même, et certes elle me fait plus de plaisir que les mets les plus délicieux ne peuvent en causer aux riches. » Stuber sourit et lui dit : « Vous êtes l'homme que je cherche. » — Il lui fait ensuite connaître le but de sa visite, son désir de l'avoir pour successeur. Overlin reçoit cette proposition avec joie ; mais toujours consciencieux et d'une scrupuleuse délicatesse, il exige qu'on lui accorde d'abord volontairement sa démission d'une charge d'aumônier qu'il avait acceptée, et qu'il soit pourvu à son remplacement ; en second lieu, il demande que tous les candidats en théologie qui le primaient sous le rapport de la promotion universitaire, déclarent ne pas vouloir de la cure en question. Il se trouva tout de suite un remplaçant pour la charge d'aumônier ; quant à la seconde condition, elle fut aisément remplie, vu la modi-

cité des émoluments attachés à la cure de Waldbach.

« Oberlin fit alors avec Stuber un voyage au Ban de la Roche. L'air de candeur et d'innocence des habitants, surtout de la jeunesse, le bien déjà fait et l'immensité du bien qui restait à faire, le touchèrent vivement et l'animèrent des plus généreuses résolutions. »

Waldbach, nous l'avons dit, était le chef-lieu d'une des deux paroisses qui se partageaient le Ban de la Roche. A Waldbach se rattachaient les villages et hameaux de Belmont, Bellefosse, Sollbach, Fouday, la Hutte, le Vendbois et Tronchy.

Voici la description générale que Stœber fait de ce pays :

« Lorsqu'on va de Strasbourg au Ban de la Roche, par la vallée de la Bruche, on passe

par Mutzig et par Schirmeck, dont le site est extrêmement pittoresque. Un peu plus loin est Rothau, où se trouvent des forges et des filatures et qui est le premier endroit du Ban de la Roche. Ce dernier est séparé du Ban de Russ par la petite rivière de Rothaine. La nature s'y montre sous des formes austères et agrestes. Une partie des terres est cultivée; l'autre est couverte de genêts ou de forêts. Le pays présente une réunion de vallons étroits, sur tous les points desquels jaillissent des sources limpides qui fertilisent les prairies et vont grossir les torrents, dont les eaux roulent dans le fond, sur des quartiers de rochers. Des hameaux et des chaumières isolées sont jetés comme au hasard et dispersés sur des groupes de montagnes charmantes, tandis que d'autres sont comme ensevelis dans les intervalles qui séparent ces sommets, ombragés de sapins. Enfin, les ruines mystérieuses

du château de la Roche, dominant sur une hauteur escarpée, rappellent les terreurs du moyen âge et ajoutent un charme de plus à l'aspect général de la contrée, qui est comme une miniature de la Suisse.

« Le Ban de la Roche fait partie des contrepentes et des ramifications occidentales de l'embranchement du Haut-Champ, improprement appelé le Champ-du-feu, du mot patois Champ de fé. De ce Champ-du-feu la vue embrasse un horizon immense; elle domine sur une grande partie de l'Alsace et du pays de Baden; elle pénètre jusqu'aux glaciers de la Suisse; le Rhin semble baigner la montagne. Le Champ-du-feu lui-même fait partie d'une large montagne, placée entre Obernai, Barr et le Ban de la Roche.

« Le climat est très-varié. La température change avec la hauteur où l'on se trouve; on y distingue une région chaude, une région tem-

pérée, une région froide. Des observateurs judicieux ont cru y trouver à la fois le climat de Genève, celui de Varsovie, celui de Stockholm et celui de Saint-Pétersbourg. Les pluies et les neiges commencent au mois de septembre; les neiges ne fondent qu'au mois de mai; un proverbe du pays dit que la neige d'avril est un engrais et celle de mars un poison. Le vent du nord-est, que les habitants appellent la bise, ramène le beau temps; il est en hiver d'un froid perçant, et semble déchirer le visage quand il apporte de la pluie. Les vents violents, et surtout les vents brisés, arrachent souvent les toitures, déracinent les arbres, renversent les passants; des tourbillons ont soulevé des hommes; des trombes d'eau se forment quelquefois sur la Bruche, qui prend sa source non loin du Ban de la Roche, dont elle traverse une partie; des nues orageuses ont causé des incendies; la rupture

des nues orageuses dans ce pays y produit des ravines qui déchirent les gorges et les vallées et ruinent les demeures des habitants. Il convient toutefois de faire remarquer que depuis que la population s'est augmentée et qu'une partie des forêts a fait place à la culture, les saisons ne sont plus aussi marquées et les ravages dont nous venons de parler, en général, sont moins fréquents. Les brouillards des vallons, éclairés par le soleil à leur surface, présentent au spectateur, placé au-dessus de leur niveau, un coup d'œil aussi ravissant que majestueux par leur étendue, leur éclat, leur calme ou leur ondolement varié.

« Ce fut sur le plan incliné d'une pareille onde de brume, qui atteignait la hauteur de la Bœrloch, qu'une belle matinée d'automne, le pasteur Overlin, qui y passait, vit une ombre entourée d'un nimbe ou d'un cercle embelli des couleurs de l'iris, tel

qu'on en avait vu dans les nues sur les hauteurs; l'ombre de son cheval présentait le même aspect. Les météores ignés, connus sous le nom d'étoiles tombantes, sont très-communs dans ce pays; les globes lumineux de différentes couleurs n'y sont pas rares. Parmi les phénomènes du Ban de la Roche, on a toujours cité un lac ou étang qui se trouvait au Champ-du-feu, au-dessous de la Hutte, dont les eaux, ne croissant ni ne diminuant jamais, n'avaient aucun écoulement apparent. On soutenait que cet étang était sans fond. Le terrain d'alentour était mouvant; ce n'était que de la mousse. Il y avait au milieu de cet étang une île qui augmenta sensiblement, et finit par faire disparaître l'étang en l'occupant tout entier. L'étang n'existe plus; mais on retire du terrain qu'il occupait de la tourbe, ressource précieuse pour le pays. Parmi les beautés de la nature dignes du pinceau des paysa-



gistes, il faut citer la belle cascade qu'on appelle le Serval.

« La végétation du Ban de la Roche est très-variée; on y compte à peu près quatre cent soixante-dix plantes diverses. On cultive dans ce pays le seigle, le trèfle, le chanvre, mais surtout les pommes de terre; le froment et la vigne n'y prospèrent pas. On n'y rencontre plus d'animaux féroces; le loup s'y présente rarement. On se sert pour l'agriculture de petits chevaux semblables aux chevaux cosaques. L'exploitation du fer est en usage depuis des siècles. »

Ce fut là qu'à l'âge de 27 ans le jeune docteur en théologie alla s'installer dans un presbytère des plus modestes, composé seulement de trois ou quatre pièces et d'un petit jardin. Ses premières promenades autour de sa cure lui apprirent de la manière la plus

éloquente la misère de ses paroissiens. « On voyait des gens manger de l'herbe cuite dans du lait. »

La plupart des enfants, malgré le froid et la pluie, marchaient pieds nus. « Un jour, Oberlin rencontra une veuve assise devant la porte de sa maison; il s'entretint avec elle. Au moment où il s'apprêtait à la quitter, il tira un sou de sa poche et lui demanda en hésitant si elle accepterait ce sou de lui. Quelle fut sa surprise lorsqu'il vit les yeux de cette veuve étinceler de joie; quoique presque paralytique, elle se soulève et lui serre les mains. « Ah! « dit-elle, voilà de quoi acheter du pain pendant une semaine; mon estomac ne peut « plus supporter les pommes de terre, et je « n'ai pas de quoi acheter du pain. » Cette veuve n'était cependant pas comptée parmi les plus pauvres de l'endroit.

« Oberlin passant près d'un verger, une

femme lui montra une plante et lui dit en riant : « Voici mon maître, Monsieur le pasteur. — Comment cela? lui répliqua Oberlin, une plante, votre maître! — Oui, dit-elle, j'ai déjà goûté de toutes; elles me servent de nourriture; mais quant à celle-là, elle est mon maître; je ne saurais l'avaler. »

## III

Que de maux à combattre ! que de bien à faire ! Il est des esprits que la grandeur du mal décourage ; l'âme d'Oberlin n'en fut que plus enflammée. L'agriculture était à créer ; les routes manquaient ; il n'y avait pas de maisons d'école ; nulle industrie d'aucune sorte, et le patois était seul parlé dans ce canton, que son ignorance mettait ainsi à part de la grande patrie à laquelle il venait d'être rattaché. Oberlin commença par l'instruction.

La baraque, décorée à Waldbach du nom d'école, et où logeaient alternativement le pâtre

et le magister, menaçait de s'écrouler. En face de sa pauvre maison curiale, notre pasteur achète un terrain et trace le plan d'une belle maison d'école. Il veut faire bâtir et n'a rien. Mais à Strasbourg, il a laissé des amis, et Stuber, son prédécesseur, quoique absent, pense encore à ses pauvres paroissiens et l'aidera. Stuber obtient de plusieurs amis un prêt de 1600 francs (forte somme pour ce temps) qu'Oberlin cautionne et qu'il acquittera sur un legs de 2000 francs promis par une dame de Strasbourg. Puis, on fait des collectes. La bâtisse commence; mais un obstacle se présente : devinez de quel côté? Ce sont les habitants de Waldbach qui se sentent menacés dans leurs intérêts. Comment! on leur bâtit une maison d'école! Mais sûrement on va leur demander d'y contribuer en quelque chose; tout au moins seront-ils chargés des réparations. Donc ils s'insurgent et

font une opposition acharnée. Beau présage pour le novateur ! Oberlin consent à les servir malgré eux et sans leur concours, et par un acte notarié, passé à Strasbourg, Stuber et Oberlin s'engagent à faire bâtir la maison d'école « sans qu'il en coûte rien aux habitants, ni en contributions de denrées, ni en corvées. »

Quand l'école fut achevée, il resta une dette de mille francs à la charge d'Oberlin, qui mit plusieurs années à s'en libérer. Pendant plus de trente ans, il supporta seul les frais de réparations ; mais quelle joie n'éprouvait-il pas à voir des fenêtres du vieux presbytère, « où il endurait des incommodités et des pertes continues par les rats, et la pluie qui perçait partout, » quelle joie n'éprouvait-il pas à voir la belle et neuve maison d'école se dresser devant lui et recevoir les troupes d'enfants et d'adultes qui venaient y chercher l'instruction !

A peine l'école de Waldbach est-elle fondée qu'Oberlin s'occupe des autres localités, et d'abord de Bellefosse. Une veuve de l'endroit lui apporte pompeusement le premier denier, un franc vingt centimes, ce qui ravit de joie Oberlin. Il trouve à Bellefosse plus d'empressement qu'à Waldbach. Les corvées y sont acceptées de bon cœur. Le bois et la pierre y sont apportés malgré les mauvais chemins ; l'école se bâtit en une année. C'est une nouvelle dette de mille francs pour Oberlin. Mais il compte sur ses amis et poursuit ses constructions. La contagion de son zèle se répand. Le seigneur (c'était un Voyer d'Argenson), plus tard le préfet du département, puis un riche maire de village, fournissent des sommes à la noble entreprise, et chaque village a son école, ou l'aura.

Oberlin s'occupait en même temps d'organiser la méthode d'instruction, A la lumière de l'époque présente, son œuvre semblera néces-

sairement très-imparfaite ; elle offre cependant des parties qui devancent encore nos progrès actuels. C'est ainsi qu'il veut qu'on apprenne aux écoliers du Ban de la Roche à « comprendre tout ce qui se rapporte aux saisons et au temps, aux productions de la terre, aux animaux, aux hommes, à leur nourriture, à leur habillement, à leur logement, aux ouvriers, à leur salaire ; tout ce qui est propriété, donation, échange, héritage, argent, achat, emprunts, dettes, intérêts ; familles, villages, bourgs, villes ; procès et contestations, magistrats ; *États, bien public.* »

Le plan est plus large encore, trop large peut-être : « Pays et peuples voisins et éloignés, poursuit Oberlin, cours de la nature, puissance, bonté et sagesse de Dieu, immortalité de l'âme, vertus et vices, bonheur à atteindre par l'imitation de Dieu, en *obéissant aux impulsions de notre conscience*, et en sui-



vant l'exemple de Jésus-Christ. » On croirait l'écolier déjà parvenu en philosophie; mais le paragraphe s'achève par cette naïve prescription : « à compter jusqu'à mille et à reculer; à faire l'addition et la soustraction jusqu'à cent. »

La discipline est hiérarchique et militaire :

« On commettra parmi les écoliers de chaque village des préposés, un juré, un ancien, des pelotonniers, des gardes. »

Dans ce système, ce sont les élèves en grade qui surveillent eux-mêmes leurs camarades, les exhortent, les avertissent, et, s'ils n'en sont pas écoutés, portent plainte au maître.

Ceci nous semble peu heureux; mais c'est une conséquence naturelle de l'idée d'ordre, de loi, envisagée comme sainte et indiscutable. Ce qui fait l'originalité du caractère d'Oberlin, c'est précisément l'alliance de cette conception et de son vif sentiment de la vie réelle et

humaine. Il est tout à la tradition; il y cherche sans cesse ses inspirations, ses enseignements; la Bible, toujours ouverte et toujours méditée, lui fournit le texte de ses sermons, et la décoration de son presbytère; mais d'un autre côté, dans un temps où l'instruction est presque toute bornée aux souvenirs antiques, et quand la plus profonde et la plus sérieuse des révolutions elle-même va encore évoquer Athènes et Sparte et se vêtir en romaine, Oberlin veut faire connaître à ses écoliers les choses qui les entourent et la vie qu'ils sont appelés à vivre; il veut les mettre en communication, non plus seulement avec le livre et les choses passées; mais avec la bonne nature et ses productions. Il recommande l'histoire naturelle et surtout la botanique; il introduit dans les écoles d'adultes l'enseignement des premières notions de la géométrie, de la physique, de l'astronomie; il croit nécessaire de donner à l'enfant la con-

naissance des affaires, que plus tard comme homme il aura à traiter ; enfin, il les entretient des choses de l'État et du *bien public*, absolument comme s'il parlait à de jeunes citoyens des États-Unis d'aujourd'hui. -

Sa bienfaisance n'est pas de l'aumône, c'est de la charité, c'est l'humanité la plus haute et la plus vraie. A ces enfants du Ban de la Roche, à demi sauvages, ne veut-il pas donner « une idée générale des sciences et des arts ? » Et ce n'est pas une annonce de programme : les longues soirées d'hiver sont consacrées à des leçons de dessin et de peinture, et c'est notre pasteur qui fournit papier, couleurs et pinceaux, outre le bois et l'éclairage. Voici une lettre qu'il écrivait aux *régents*.

« Presque tous les écoliers ne veulent peindre qu'avec des couleurs brillantes. Cependant, il y a peu de couleurs brillantes dans la na-

ture : les rochers, les troncs des arbres, les maisons, les terres, les meubles et ustensiles, n'ont point de couleurs brillantes. S'il y a des écoliers qui sont assez sages pour prendre la nature pour modèle et employer les couleurs mates et non brillantes, conformément à la nature, je prie messieurs les régents de me faire parvenir leurs cahiers de dessin et de peinture. »

La musique n'était pas négligée ; l'allemand s'enseignait aussi bien que le français, et l'on s'efforçait de dissiper les ténèbres intellectuelles dont le patois entourait ce petit pays, qu'Oberlin réunit ainsi à la France plus efficacement que n'avait pu faire le traité de Westphalie.

Mais ce qui signala surtout le génie éducateur d'Oberlin, ce fut cette institution touchante qu'on appela les *conductrices de l'en-*

*fance*. On y a vu l'idée mère des salles d'asile. C'est plus et mieux ; car ici la nature n'est pas oubliée, et l'enseignement, en été, se fait dans les champs.

L'éducation négligée des petits enfants était, comme Oberlin le dit lui-même, « un fardeau qui pesait sur son cœur. » Il apprend qu'une jeune fille de Belmont, Sara Banzel, qui avait été autrefois servante chez Stuber, y avait appris le talent, rare en ce pays, du tricotage, et se plaisait à l'enseigner aux enfants de son village. Seulement les bonnes dispositions de Sara étaient entravées par sa famille, qui l'accusait de perdre ainsi son temps. Oberlin devine dans cette jeune fille une aide naturelle de son œuvre. Il court à Belmont et obtient Sara de son père, moyennant un gage. Il loue une chambre spacieuse, chauffée par un poêle, où il rassemble les petits enfants qui ne vont point encore à l'école, et où les écoliers se réunissent

aussi après les classes. A côté de l'instruction, c'est l'éducation. Là, les petits enfants jouent, mais surveillés; les filles apprennent à coudre, à tricoter, à filer. On a de belles images d'histoire naturelle et d'histoire que la *conductrice*, enseignée par Oberlin, montre et explique à son tour. On dessine, on chante; on raconte des histoires, et pas un mot de patois n'est permis. La morale chrétienne, il va sans dire, et la prière ont place au programme. Ainsi se passe l'hiver, et l'été venu, c'est dans la vallée, dans les bois, à l'abri des haies, que la *conductrice*, tout en tricotant, mène sa bande joyeuse, et que l'on cueille des plantes, dont on apprend le nom et les propriétés.

« Pendant<sup>1</sup> que, sous la direction de leur *conductrice*, les enfants tricotent, causent ou

1. Paul de Merlin, *Promenades alsaciennes*.

épluchent du coton cru, elles (les conductrices) leur présentent les herbes indigènes les plus utiles, soit pour la nourriture de l'homme, soit pour celle des animaux, et leur en font répéter les noms en patois et en français. Elles leur enseignent ensuite à reconnaître les plantes nuisibles ou vénéneuses pour les éviter ou les extirper peu à peu ; se promenant avec eux au printemps ou en été, elles leur font trouver le long des haies ou dans les bois voisins, les herbes qu'on leur a décrites. Cette connaissance, généralement répandue, a préservé de grandes maladies les habitants du Ban de la Roche dans l'année passée, si désastreuse par le manque des récoltes céréales et par le peu d'abondance des pommes de terre.

« Pour faire trouver du plaisir aux enfants, dès leur enfance même, à s'exercer à de petits travaux rustiques, les conductrices leur

inspirent le goût des fleurs. En leur enseignant à les dessiner, elles provoquent en eux le désir d'en cultiver eux-mêmes, dans leurs jardins, où leurs parents leur accordent volontiers quelque petit parterre pour y exercer leur industrie enfantine. »

Sara n'avait pas été longtemps seule à exercer ses maternelles fonctions. Chaque village avait eu bientôt sa conductrice. Un noyau de femmes d'élite, âmes chaleureuses et simples, s'était ainsi formé autour d'Oberlin et de sa femme; car une vraie compagne était venue en aide au bon pasteur. Pendant la première année de son séjour au Ban de la Roche, une de ses sœurs habitait avec lui; il désirait se marier; mais s'en remettait à Dieu du soin de lui choisir une femme. Une de ses cousines, relevant d'une grave maladie, est envoyée par les médecins respirer l'air de la montagne à



Waldbach. Elle n'était pas, dit-on, sympathique à Oberlin, et leurs rencontres avaient toujours été signalées par de vives discussions. Malgré cela, au milieu de ce désert, la fréquentation journalière d'une jeune fille instruite, spirituelle et bonne, ne pouvait manquer d'avoir sur le jeune pasteur une grande influence. Mais ici se montre l'esprit mystique d'Oberlin. Au moment où sa cousine va partir, *une voix se fait entendre dans son cœur, lui disant de la prendre pour épouse*. Cette voix, il lui résiste; mais elle devient de plus en plus impérieuse, et Oberlin reconnaît enfin la voix de Dieu. Ce mariage fut des plus heureux. Mme Oberlin joignait à une grande distinction d'esprit assez de bonté et de dévouement pour s'associer avec ardeur aux plans de son mari et pour le seconder puissamment. Elle mena résolûment avec lui cette vie du chrétien fervent, que le devoir seul guide et

touche, et qui s'engage, les yeux fermés, dans les difficultés les plus ardues, parce qu'il est persuadé du secours d'en haut. Jointe à l'austérité des mœurs, cette confiance, en elle-même, est une grande force. Tout en accomplissant la régénération du Ban de la Roche, ce couple pauvre éleva neuf enfants, dont deux seulement moururent en bas âge.

Cette unité de vues, cette ardeur commune pour le bien, ces joies de famille dont ils étaient l'un pour l'autre la source, firent qu'au lieu de s'affaiblir par sa durée, l'union d'Oberlin et de sa femme devint de plus en plus tendre et profonde. Malheureusement, elle ne devait pas être longue, et l'âme impressionnable d'Oberlin semblait agitée à ce sujet de douloureux pressentiments. Une page de son journal, écrite pendant une absence de sa femme, mérite d'être reproduite, parce qu'elle marque bien le caractère de cette âme, sou-

mise avant tout à ce qu'elle regarde comme le devoir, mais profondément humaine.

16 janvier 1770.

« Ah ! Seigneur Jésus ! que cette semaine est d'une longueur effroyable ! Je devrais me résigner, je devrais remercier le bon Dieu de ce qu'il m'est permis d'aller chercher ma chère femme la semaine prochaine, et cependant je n'ai pas un moment de tranquillité, sans savoir d'où me vient cette inquiétude. C'est en vain que je demande à mon cœur ce qu'il me veut ; il ne me répond pas. Je lui dis qu'il doit s'en rapporter à la volonté clément de Dieu, qui jusqu'à présent nous a traités avec tant de tendresse. Je lui dis que c'est une offense condamnable envers Dieu de tenir aussi ardemment à un être humain, quelque aimable qu'il soit ; que si on ne veut pas se rendre coupable d'idolâtrie, il faut porter vers Dieu ses affec-

tions et ses penchants les plus vifs.... Voilà ce que j'ai dit entre autres choses à ce cœur inquiet, mais sans que tout cela ait pu lui donner la moindre tranquillité; il me répond : Je sais tout cela, et aussi j'implore Dieu constamment pour qu'il fasse en sorte que je le choisisse pour le premier et principal objet de mon amour, de mes penchants et de mes désirs; mais je ne puis me tranquilliser et je ne sais d'où vient cette inquiétude croissante.... Ah ! mon Dieu, quels sont tes desseins ? Quelles que soient mes occupations, quelque chose que j'entreprenne, que je lise, que je prie, que je soupire, que je pleure, il en est toujours de même. Ma chère femme serait-elle morte, ainsi que je l'ai cru samedi ? m'a-t-elle devancé dans le séjour des bienheureux pour y embrasser son époux céleste ? Oh ! qu'elle serait digne d'un pareil sort ! mais alors, ô mon Dieu, fais que je la suive bientôt ! »

## IV

Outre la célébration habituelle du dimanche, Overlin donnait pendant la semaine une instruction à ses paroissiens, qui se rassemblaient chez lui. On parle de sa prédication comme étant vive, animée, pleine d'attrait. « Il ne croit pas, dit Paul Merlin, profaner le culte, en mêlant à ses homélies religieuses du dimanche des instructions sur l'agriculture et en publiant du haut de la chaire les bons avis qui lui parviennent sur les progrès de cette science salulaire. »

Et cependant notre pasteur croit devoir pros-

crire la danse. Il est austère, et le défaut propre à ces hautes natures c'est qu'elles exigent qu'on soit austère comme elles. Après le service divin, le dimanche est consacré à des œuvres de charité, labeurs saints, mais nouveaux labeurs. On cultive le champ du laboureur malade ; on reconstruit la maison écroulée du pauvre ; on tricote pour les indigents ; on ramasse les récoltes de ceux qui ne peuvent payer des journaliers. Tout cela est beau et bon ; est-ce assez libre ? nous ne savons, mais nous craignons le contraire, et voici qui semble nous donner raison. Oberlin a fondé une *caisse des pauvres*, et, à cette occasion, il adresse à ceux qui ont besoin de secours la circulaire suivante, composée des questions les plus diverses :

« A mes chers paroissiens qui désirent être portés sur la liste des pauvres :

« Non-seulement ceux que Dieu a mis au

rang des pauvres , mais chaque homme sensé parmi nous qui veut avoir une espérance fondée du salut, doit prendre ses mesures pour pouvoir répondre affirmativement aux questions suivantes :

1° « Fréquentez-vous les *instructions religieuses* avec toute votre famille ?

2° « Ne laissez-vous point passer de dimanche sans l'employer à quelque œuvre de charité ?

3° « N'êtes-vous pas allés, vous , ou votre femme, ou vos enfants, *en négligeant l'église*<sup>1</sup>, aux fraises , framboises , myrtilles , mûres , noisettes, ou, si cela vous est arrivé, promettez-vous devant Dieu que cela n'arrivera plus ?

4° « Avez-vous soin et souci pour vous pro-

1. Tout ce que nous soulignons ici, l'est dans l'écrit d'Oberlin.

*curer les habits indispensables pour venir entendre la parole de Dieu le dimanche?*

5° « Et ceux qui en ont emploient-ils une *partie fixe* de leur revenu et de leur travail, pour en procurer à ceux qui n'en ont pas, ou pour subvenir à d'autres besoins pressants de leur prochain ?

6° « Tous vos *préposés*, tant civils qu'*ecclésiastiques*, ont-ils sujet d'être contents de vous et des vôtres ?

7° « Avez-vous assez d'égard et d'amour pour votre Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, pour travailler à la réunion des esprits et des cœurs des bourgeois entre eux<sup>1</sup>, pour qu'ils ne fassent qu'un troupeau uni et vertueux, dont notre Sauveur puisse être le pasteur ?

1. *Bourgeois*, dans le langage du pays, signifie simplement habitant, membre de la communauté.



8° « *Vos bêtes ne font-elles aucun dommage, aucun chagrin, aucune incommodité à d'autres ? Ce serait comme du feu dans les étoupes et une source de malédiction, maladies et malheurs pour vous ?*

9° « *Tous ceux à qui vous devez quelque chose ont-ils sujet d'être contents de votre exactitude et honnêteté ? N'est-on pas plus désireux chez vous d'avoir de beaux habits superflus que de payer ce que l'on doit ?*

10° « *Avez-vous payé tous les quartiers échus au marguillier, maître d'école, pâtre, fabriciens, etc. ?*

11° « *Contribuez-vous avec plaisir et fidélité au bon état des chemins ?*

12° « *Avez-vous planté des arbres sur le communal au moins deux fois autant qu'il y a de*

têtes dans votre famille, pour contribuer par là aussi au bien public ?

13° « *Les avez-vous plantés selon les règles de l'art ?* ou comme des gâte-métier paresseux et ignorants ?

14° « *Quand le maire veut assembler la commune, ne manquez-vous jamais d'y assister, ou de le faire avertir et de vous faire excuser quand il vous est impossible d'y assister ?*

15° « *Vos enfants fréquentent-ils avec diligence toutes les écoles ?*

16° « *Les surveillez-vous comme Dieu le veut ?* Faites-vous de façon que vous en puissiez être aimés, respectés et obéis, vous et votre femme ?

17° « *Avez-vous pris des précautions et fait des arrangements pour ménager le bois et la chaleur ?*

18° « *Ne tenez-vous pas de chien sans une nécessité absolue ?*

19° « Le père et le fils savent-ils et pratiquent-ils *des métiers de loisir* pour mettre à profit tous les moments perdus ?

20° « Avez-vous une *caisse d'évier*, ou au moins un trou rempli de litière, sur laquelle vous jetez toute eau qui a servi à laver les pots, ou autre chose ? »

Certes, voilà qui paraît complet, et ces gens-là ne semblent obligés qu'à vouloir leur propre bien ; il ne leur manquera peut-être qu'un peu de liberté. Il paraît que les habitants du Ban de la Roche firent cette réflexion, car un autre écrit d'Oberlin commence de la sorte :

« Chers amis ! une partie de mes paroissiens, qui sont inscrits sur la liste des pauvres, trouvent trop dures les conditions que je leur

ai proposées pour recevoir la portion qui leur est destinée. »

Et là-dessus, il passe en revue ces conditions, affirmant qu'il ne peut, « sans se rendre coupable devant Dieu, en retrancher quelque'une. »

Et évidemment il le croit. N'a-t-il pas sous les yeux, comme modèle et sujet constant de méditation une théocratie cent fois plus sévère, la Bible? On ne saurait donc juger l'honnête pasteur comme un simple philanthrope. A une inspiration particulière, se mêlent forcément l'esprit et l'enseignement de sa doctrine.

## V

Ainsi que nous l'avons dit, l'agriculture au Ban de la Roche n'existait que peu ou point. Quand Oberlin vint s'y établir, il n'y trouva en fait de fruits que des poires et des prunes sauvages. La culture des pommes de terre y avait été introduite, mais n'y prospérait point; les céréales moins encore. C'est que l'on avait à lutter dans ce pays contre de grandes difficultés naturelles, qui même pouvaient sembler irremédiables; c'étaient la longue durée de l'hiver et l'aridité du sol. Mais il n'y a point de conditions si mauvaises que le

génie humain ne puisse rendre supportables, ou même dont il ne puisse tirer parti. La terre la plus chétive peut être améliorée par l'engrais. La production des fourrages et l'élevage des bestiaux conviennent aux pays froids. Ce fut vers l'application de ces idées qu'Overlin dirigea ses efforts, et pour mieux persuader ses paroissiens, il fonda une société d'agriculture.

En voici les statuts, arrêtés par lui :

« Le président de la société lira à chaque séance huit à dix pages d'un bon ouvrage d'économie rurale; chaque membre est invité à être bien attentif à cette lecture, à prendre des notes en cas de besoin, et à faire pendant la semaine et dans des moments de loisir les essais proposés.

(Ces réunions devaient avoir lieu chaque dimanche.)

« Ceux qui ont fait des essais communiquent leurs expériences à la société, et chacun, à commencer par le président, fait à tour de rôle ses observations à cet égard.

« Le résultat de la discussion sera transcrit par le secrétaire sur un registre que je leur ai fourni. Le même registre servira à la recette et à la dépense ; on y consignera aussi les règlements et les noms des membres de la société.

« Toutes les lectures et communications se feront en langue française.

« On discutera ensuite sur les moyens d'améliorer l'agriculture ; on échangera fraternellement ses opinions.

« Tout individu qui voudra être reçu membre de la société s'adressera au président et au secrétaire ; ceux-là délibèrent conjointement avec M. le pasteur sur le candidat, et, s'ils le reconnaissent pour un homme hon-

nête, vertueux, et propre à concourir au but patriotique de la société, sa réception aura lieu, quels que soient sa religion, son état ou son origine ; il prendra toutefois l'engagement d'être fidèle aux lois de la société, à Dieu, au seigneur du comté et à la patrie.

« M. le pasteur présentera le récipiendaire à la société à sa plus prochaine séance. Comme signe de son admission, on mettra dans son cantique la devise de la société que voici : Vivons pour Dieu et la patrie.

« Chaque sociétaire payera lors de sa réception dix sols.

« M. le pasteur promet d'assister au moins une fois par mois aux séances de la société ; il se fera rendre compte de ses travaux et secondera ses efforts par ses conseils.

« A ce jour, il y aura toujours une collecte volontaire pour subvenir aux besoins de la société.



« Tous les trois ou tous les six mois, M. le pasteur inspecte plus particulièrement la société et tâche de distinguer les membres les plus habiles.

« Comme quelques protecteurs généreux du Ban de la Roche ont fait des fonds en faveur de cette entreprise, les trois membres qui seront reconnus être les plus instruits et les plus habiles, recevront publiquement des livres comme prix.

« Chaque sociétaire tâchera de se distinguer par une conduite vraiment chrétienne et par des manières fraternelles, prévenantes et complaisantes envers son prochain.

« Au commencement de chaque année, les registres seront communiqués au seigneur du comté. »

Sur la proposition d'Overlin, cette société d'agriculture fonde un prix pour le cultivateur

qui, dans chaque commune, aura élevé le plus beau taureau.

Il pousse au partage des terrains communaux, laissés incultes et livrés à la vaine pâture, au labourage de ces terrains et à leur ensemencement en prés artificiels. Déjà Stuber avait obtenu en ce genre quelques essais. Mais ce n'était pas tout que d'avoir à vaincre la routine, grand obstacle comme on sait; le sol, de son côté, s'entêtait et présentait de toutes parts rochers, ronces, trous, escarpements. Il fallut abattre les rochers ou les faire sauter, combler, niveler, transporter la terre là où elle manquait, vaincre enfin la nature à force d'industrie. Les conseils seuls eussent échoué; Oberlin paya de sa personne et donna l'exemple. Les peuples, comme les enfants, ne comprennent que par ce moyen.

Oberlin enseigne l'art des arrosements, l'emploi des rigoles. Il démontre l'utilité du

mélange des terres. Ses tentatives répétées, mais vaines, pour découvrir de la marne, procurent du moins la tourbe, et fournissent un nouveau moyen de chauffage, d'autant plus utile que le bois devenait rare, et que les habitants du Ban de la Roche, bien que renommés pour leur probité en toute autre matière, ne se faisaient pas faute de commettre de nombreux délits forestiers, ne pouvant se faire à l'idée de manquer de bois au milieu des bois. Oberlin s'efforce de les ramener à l'observance de la loi, et obtient même des délinquants des indemnités qu'il transmet au propriétaire de la forêt. Mais en même temps il écrit à celui-ci cette chaude et naïve protestation :

« Messieurs et chers bienfaiteurs, je ne comprends pas le dessein de MM. les inspecteurs des forêts. Veulent-ils pousser les habitants à des excès de violence, fruits du désespoir ? Au

milieu des forêts, ils n'ont de bois ni pour cuire leurs pommes de terre, ni pour se garantir, eux et leurs familles, contre la cruelle saison.

« Certes, si Dieu traite chacun de nous comme nous aurons traité les autres, ces messieurs, qui traitent si cruellement nos habitants, auront à leur tour bien froid après leur mort. Ah ! qu'ils apprennent dans le livre divin du Nouveau Testament à exercer la miséricorde, ils ne s'en repentiront pas. »

La culture des pommes de terre, au commencement assez prospère, avait fini par rapporter à peine plus que la semence. Oberlin eut l'idée d'en renouveler l'espèce, et fit venir des semences de Suisse, de Hollande et de Lorraine. Ce moyen, secondé par quelques engrais et par une meilleure culture, eut un plein succès. Le terrain sablonneux de la montagne

convenait à merveille à ce produit, qui devint l'un des plus abondants et des plus fructueux du canton. Oberlin seconda aussi la culture du lin, dont il fit venir des semences de la Livonie; il tourna enfin l'attention de ses paroissiens sur les moyens économiques d'obtenir des engrais de toutes sortes, en utilisant tous les rebuts, au grand avantage de la propreté des jardins et des chaumières. Il étudie la médecine vétérinaire et en communique les notions. Sa préoccupation du bien public est une passion; il n'a pas d'autre pensée. Près de Waldbach se trouvent des marais; il faut les assainir et les cultiver. Oberlin n'y passe jamais sans y apporter des poignées de pierres. Ses enfants, ses hôtes, ceux qui l'accompagnent l'imitent. Le paysan prend l'habitude d'en faire autant, et le marais disparaît à la longue et sans d'autres efforts que ceux d'une bonne volonté persévérante.

La plantation d'arbres fruitiers sur tout le territoire du Ban de la Roche, qui en était dépourvu, occupe aussi fortement le pasteur, et voici ce que dit de ses efforts à ce sujet Paul Merlin dans sa visite à Oberlin :

« Connaissant la répugnance des campagnards à se laisser endoctriner par des gens de la ville sur des choses qu'ils croient devoir mieux connaître qu'eux, il sut tirer parti de leur curiosité. Deux champs appartenaient à sa cure, que des sentiers très-fréquentés traversent. C'est là qu'il se mit à manœuvrer avec son valet, à creuser des fosses de quatre à cinq pieds de profondeur, à y descendre de jeunes arbres, et à mêler et à presser légèrement autour les terres qu'il connaissait les plus propres à en avancer l'accroissement. Il s'était procuré des tiges de toutes sortes d'arbres à fruits, tels que pruniers, poiriers, pommiers, cerisiers et

noyers; il en fit une grande pépinière qu'il arrangea dans son jardin; il attendit avec patience l'époque où ses paroissiens, voyant le succès des arbres journellement exposés à leurs yeux, viendraient lui en demander d'eux-mêmes. Son attente ne fut pas trompée; le goût de la plantation des arbres se répandit, et l'art de greffer, qu'il avait enseigné lui-même à ses paroissiens, fut généralement pratiqué; mais un malheureux hiver, à la fin du siècle passé (ceci est écrit en 1824, deux années avant la mort d'Oberlin), ayant fait périr le plus grand nombre (de ces arbres), a découragé pour longtemps les habitants de se livrer à ce genre de culture. Cependant, leurs jardins en conservent encore des restes, et le zèle de M. Oberlin ne se ralentit pas. »

Le moyen le plus indispensable du progrès, c'est la communication des hommes

entre eux. Pour que les idées s'échangent, et que les bons procédés se propagent, pour que le mal soit compris et combattu, pour que la vie morale et intellectuelle soit active et non pas stagnante, pour que le travail ait ses facilités et sa récompense, il faut des rapports fréquents, par conséquent faciles, entre les différents centres d'action. Il faut, enfin, dans le corps social comme dans le corps humain, la circulation, le fleuve de sang ou d'eau, la route de terre ou de fer, la voie. Une des marques irréfutables du progrès, que certains discutent encore, c'est qu'autrefois six lieues de distance et moins constituaient des mondes différents, étrangers, et qu'alors les hommes s'entouraient à l'envi, pour se cacher les uns aux autres, de ces barrières naturelles que maintenant ils abattent de toutes parts. Dans le canton du Ban de la Roche, d'un village à l'autre, l'hiver, pendant six mois, les commu-



nications se trouvaient interrompues. Les chemins creux, lors de la fonte des neiges, se trouvaient remplis par des éboulements, et ceux qui traversaient les champs, selon l'habitude des paysans, non pas seulement de la Roche, mais du monde entier, rétrécis peu à peu de droite et de gauche, par chaque propriétaire, arrivaient à n'être plus que des sentiers. Les ponts consistaient en arbres jetés sur les rivières, ou en poutres, et tous les ans des accidents graves avaient lieu. Des gués s'offraient aux voitures pendant l'été; mais, au printemps, par les grandes eaux, ou en hiver par les glaces, ils étaient également inabornables. Dans les visites que faisait Oberlin à ses paroissiens, aux malades, il courut plusieurs fois risque de la vie et fut souvent, comme il le raconte, prisonnier de la neige et des vents dans quelque pauvre cabane. « Tantôt, c'étaient de vieux troncs d'arbres à moitié pour-

ris, qui, cachés sous la neige, vous renversaient, tantôt il fallait descendre des rochers couverts de glace, à côté d'affreux précipices<sup>1</sup>. »

Une des premières conditions à remplir pour arracher ce pays à la barbarie, était donc de pratiquer des routes, et de construire des ponts. Cela était de toute évidence. Il ne s'agissait alors ni de conseil général ni de préfet, mais Overlin n'y eût pensé quand même ; il eût deviné que c'eût été donner à son entreprise des destinées trop vagues et trop lointaines. Il s'adresse à ses paroissiens, prend la pioche et donne l'exemple. Quand il ne peut obtenir par persuasion le terrain nécessaire à l'élargissement des chemins envahis, il l'achète. Pour tracer de nouvelles routes, il en achète d'autres. Admettons que le terrain soit peu

1. *Journal d'Overlin.*

cher au Ban de la Roche, toujours est-il que cet homme qui bâtit des maisons d'école, qui fonde des salles d'asile, qui plante des pépinières, qui fait venir de pays étrangers des semences nouvelles, qui bâtit des ponts et trace des chemins, a besoin d'être millionnaire pour être compris. On possède une note de la main d'Oberlin sur ses dépenses de l'année 1779. Elle établit comme recettes, montant de son traitement et vente de quelques denrées, 640 fr.; en dépenses, de 1200 à 1600 fr. C'était sa modique fortune patrimoniale qui soldait la différence. En 1779, il avait déjà sept enfants. C'est de l'imprévoyance au premier chef, mais qu'elle est féconde! Enrichir et moraliser ainsi le Ban de la Roche, n'est-ce pas agrandir le foyer de famille du pasteur? Riches de la réputation de leur père et de l'éducation qu'il leur donna, les enfants prospérèrent. Les filles épousèrent toutes des pasteurs; les trois fils

furent des hommes remarquables et dévoués. Enfin, outre ce sacrifice annuel de capital, Oberlin recueillait de modestes cotisations dans le pays même, au dehors des collectes, des dons et des legs. En stimulant l'activité et la volonté des habitants, il réalisa sur le lieu une force immense, que de grands capitaux eussent à peine égalée. Et cette force, une fois suscitée, devait, comme toute force vive, se multiplier par elle-même.

<sup>1</sup> « Dans un pays où des rochers disséminés sur la pente roide d'une chaîne de montagnes, et des torrents qui descendent de leurs cimes d'un cours rapide, causent journellement des éboulements de terrains considérables, la confection des routes et leur entretien exigent un travail des plus fatigants et des dépenses au-

1. Paul Merlin, *Promenades alsaciennes*.

dessus, à ce qu'il semble, des moyens d'une pauvre contrée. Mettant la main à l'œuvre lui-même, prenant pour sa part et pour celle d'un valet fidèle les endroits les plus difficiles, se souciant peu d'avoir les mains déchirées par les broussailles, ou écrasées par les pierres, il excita un enthousiasme général, au point que tout ce qu'il y avait de paroissiens se mit à suivre son exemple. On vit des murailles s'élever pour soutenir les terrains près de s'écrouler, des eaux arrêtées ou détournées, la communication tenue ouverte entre les cinq villages de la paroisse, qui auparavant, dans les grandes neiges, se trouvaient isolés les uns des autres. Mais il restait un ouvrage plus considérable encore à faire, c'était d'ouvrir une communication avec la grande route de Strasbourg, par laquelle il méditait déjà de trouver un débouché aux produits du Ban de la Roche et d'attirer des matières premières pour exercer

l'industrie des habitants. Pour ouvrir cette communication, il fallait faire sauter des rochers, en descendre d'une grosseur énorme, ayant souvent dix pieds de longueur, et moitié autant de largeur et de hauteur, afin de construire une muraille qui soutînt la route dirigée le long des bords de la Bruche; il fallait construire un pont dans un *banc* étranger, en fournir les frais; rien ne fut impossible à l'enthousiasme général. On voyait le pasteur lui-même, la pioche sur l'épaule, marcher à la tête de deux cents de ses paroissiens et se livrer à un travail rude et souvent infiniment dangereux. Il fallait des instruments, il y pourvut. Les frais étaient considérables; il forma des souscriptions et sut y intéresser ses paroissiens et ses amis hors du Ban de la Roche. En deux ans de temps, la communication fut ouverte, et avec le temps, il vit se réaliser un double projet, celui de l'introduction d'une occupa-

tion industrielle, et celui de l'exportation des pommes de terre, auxquelles leur qualité supérieure, provenant de la chaleur d'un terrain sablonneux, assure une vente avantageuse sur le marché de Strasbourg. »

Paul Merlin oublie quelque chose, c'est que l'enthousiasme des paroissiens ne fit pas tous les frais de l'entreprise. Il fallut, en outre, des ouvriers dont Oberlin paya les salaires. On dut, le long de la rivière, pour préserver le chemin de l'eau et des glaces, établir un aqueduc. Oberlin, ajoute Stœber, « entretenit tous ces chemins pendant près de 30 à 40 ans. » Il avait aussi construit un pont, appelé pont de la Charité, qu'il entretenit de même sur ses revenus. Il alloua des primes aux communes qui réparaient le mieux leurs chemins.

## VI

Aucune industrie n'existait au Ban de la Roche. On n'y trouvait pas un seul artisan, et toutes les fois qu'une voiture, ou même le plus simple outil, exigeait des réparations, c'était un voyage qu'il fallait faire au chef-lieu. Plus l'agriculture se développait, plus cette lacune devenait fâcheuse. Or, Oberlin ne constatait pas un mal qu'il n'en tentât le remède, avec cette intrépidité toute particulière qui fut peut-être la principale raison de ses succès. Il choisit donc, parmi les jeunes gens de la paroisse, ceux qu'il crut les plus propres à devenir de



bons ouvriers, les détermina, ainsi que leurs parents, et, après leur avoir fourni des vêtements, il les mit en apprentissage à la ville. Quelques années après, le Ban de la Roche était pourvu de charrons, de forgerons, de cordonniers, menuisiers, etc.... Ce fut pour le canton double avantage. En attendant ce résultat, Oberlin avait établi chez lui un magasin d'outils qu'il cédait à prix coûtant, ou même à crédit, aux pauvres cultivateurs et aux bûcherons.

Il voulut aussi doter de quelque industrie ce pays, où, vu la nature du sol, l'agriculture ne pouvait jamais atteindre un grand développement. Un industriel du voisinage, à la prière du pasteur de Waldbach, vint y établir une filature. C'était une ressource pour toute la mauvaise saison, pendant laquelle l'ouvrage manquait. Cependant, les préjugés locaux se refusèrent d'abord à en profiter, soit par une

sorte de mépris pour le travail d'atelier, soit pour cette grande raison si puissante à la campagne, et un peu partout, que cela ne s'était jamais fait. Mme Overlin eut alors la même inspiration que son mari en d'autres circonstances ; elle donna l'exemple. Cet argument est toujours irrésistible. Entre les mains de la jeune femme du pasteur, un travail, considéré d'abord comme répugnant, parut honorable. Il prit bientôt faveur, et l'on cite l'année 1785 comme ayant porté jusqu'à 32 000 francs les salaires de la filature et du tissage au Ban de la Roche. 32 000 francs ! On n'eût pas même rêvé telle somme autrefois dans ces misérables montagnes. Elle représente toute la distance qui sépare une inerte misère de l'aisance acquise. En dix-sept ans, le pays avait dû changer d'aspect. Overlin avait réformé jusqu'aux habitations, construites auparavant de la manière la plus malsaine sur la pente des

coteaux. Il obtint que désormais on construisît sur caves et à l'abri de l'humidité. Dans toutes ces maisons, il entraît plus de bois que de pierres et le toit était de chaume. Oberlin fit acheter à chaque commune une pompe à incendie.

On se rappelle que dans la maison du chirurgien Ziegerhagen, où il avait été précepteur, Oberlin avait appris un peu de médecine et de chirurgie, et il va sans dire que le Ban de la Roche, où sous ce rapport tout manquait, médecin, sage-femme, pharmacien, avait donné de l'emploi à ses talents en ce genre. Une panacée y régnait cependant, c'était l'huile d'olive mêlée d'eau-de-vie, qu'on administrait pour toutes les maladies, jugeant sans doute que cette alliance du doux et du fort, du calmant et de l'excitant, devait contenter toutes les exigences d'un corps malade. Oberlin monta une pharmacie, dont il distribua les remèdes gra-

tuitement. Il joignit bravement à ses fonctions de pasteur celles de médecin, et toutefois, pour suppléer à son insuffisance, il envoya un des maîtres d'école, Sébastien Scheidecker, jeune homme distingué, chez Ziegerhagen, pour y apprendre la médecine. Enfin il décida quelques jeunes personnes à étudier l'état de sage-femme et forma une garde-malade, qu'il envoyait lui-même à ses frais chez ceux qui en avaient besoin. Sa sollicitude s'étendait à tout.

Voici encore un ingénieux moyen imaginé par lui, d'introduire plus de bien-être chez les habitants du Ban de la Roche. Nous le laissons parler lui-même :

« Mes chers amis,

« Le bois devenant plus rare de jour en jour, chaque chrétien doit s'appliquer à le ménager de son mieux, quand même il en aurait en

abondance. Mais vous, mes chers, en ayant vous-mêmes grand défaut, combien plus devez-vous essayer tous les moyens raisonnables pour le ménager !

« Un des articles qui demande plus de bois qu'il n'en faudrait est la pratique usitée de chauffer les fours.

« 1° Les fours sont trop grands. On n'y peut encore guère remédier, par rapport au chanvre.

« 2° Chacun chauffe un four froid, parce que chacun a le sien propre, au lieu que dans tous les endroits où les choses sont mieux arrangées, un seul four sert à plusieurs ; quand il est une fois chaud, on entretient sa chaleur avec peu de bois.

« Essayez d'introduire cette bonne méthode parmi vous. Au commencement, vous rencontrerez des difficultés ; mais peu à peu, avec de la constance, vous en viendrez à bout.

« Associez-vous six ou huit ménages ensemble. Arrangez-vous de façon que tous cuisent leur pain de suite, l'un après l'autre, dans un même four.

« Chacun chauffera le four pour son pain, de son propre bois. Mais, comme celui qui le chauffera le premier consumera beaucoup plus de bois que les suivants, il faut que la deuxième fois un des autres cuise le premier, et ainsi chacun à son tour.

« Par rapport au chanvre, on pourra peut-être établir que personne n'en mette, jusqu'à ce que tous les membres de la société aient cuit leur pain. Et alors, quand tous auront cuit, celui dont ce sera le tour y mettra son chanvre.

« S'il y en a quatre qui s'associent à cet effet pour un an, j'offre à chacun une livre de laine.

« S'il y en a six dans la société, chacun en aura une livre et demie.

« S'il y en a huit, chacun en aura deux livres.

« Cette laine leur sera donnée après le premier quartier de l'association écoulé, sous condition que les membres promettent, comme d'honnêtes gens, de continuer au moins un an.

« Mes chers ! si vous trouvez la chose bonne, que les rancunes, les jalousies qui désunissent tant de ménages, tant de familles, ne vous en détournent pas. Sacrifiez ces jalousies ; soyez chrétiens.

« Quand vous serez associés, soyez contents, doux, prompts à céder. Vainquez la grossièreté, l'insolence, l'humeur piquante et malveillante des autres par la patience, la douceur, la complaisance. »

PRIX PROPOSÉS AUX BOURGEOIS DE LA PAROISSE  
DE WALDBACH POUR L'ANNÉE 1778.

« 1° Quiconque, lorsqu'il bâtit, donne la même hauteur à la *chambre en haut* qu'au

*poêle* en bas, aura douze livres, argent comptant.

« 2° Le tisserand qui jusqu'à la Saint-Jean aura fait la toile la plus serrée, aura quatre livres de laine.

« 3° Quatre prix sont destinés à ceux qui jusqu'au printemps auront fait les meilleures pépinières, ou places garnies de petits arbres, qu'on y cultive jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour être transportés. Pour chacune des deux meilleures pépinières, on recevra une livre de laine et une serpe pliante, ou un couteau de jardin ; pour les deux suivantes, chacune une livre de laine.

« 4° Un seul cheval suffit à traîner ce que cinq ou six porteraient à peine, tout le monde le sait. Ceux qui, au lieu de faire porter leurs marchandises à Barr par des chevaux, les y mèneront sur des voitures, auront par chaque voiture une livre de laine. Et chacun de ceux



qui confieront à des voituriers la charge d'un cheval, pour la faire vendre à Barr, aura six sols. »

PRIX POUR 1781.

« 1° Il y aura pour chaque paire de bas tricotés dans ma paroisse, et qu'on me montrera, depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1781 jusqu'au dernier décembre de la même année, un prix qui consiste en :

« Un sou, pour les bas au-dessous d'un pied de longueur ;

« Deux sous pour les bas d'un pied et plus ;

« Trois sous pour les bas d'un pied et demi et plus ;

« Quatre sous pour les bas de deux pieds.

« 2° Le premier de ma paroisse qui apprendra le métier de sellier, chez des protestants, aura pour chaque année d'apprentissage un écu de six livres, à charge de me présenter

chaque fois un certificat de bonne conduite. Il aura encore un autre écu, dès que l'accord sera fait avec un maître, et qu'on me le montrera, soit en original, soit en copie.

« 3° Tout apprenti de maçon, de serrurier, de menuisier, ou d'autre métier rare ici, que j'approuverai, aura, au bout de chaque année d'apprentissage, un petit écu de présent, dès qu'il pourra me présenter le certificat de bonne conduite. »

Est-il trop minutieux, ce bon Oberlin ? Mais la vie ne se compose pas seulement de grandes choses, et c'est le soin des petites qui, par l'ordre et le travail, élève le niveau de l'être et le rend plus accessible aux hautes pensées. Sans doute, il est plus aisé de déblatérer de loin contre l'incapacité, la sottise et les vices du pauvre ; de jeter çà et là de dédaigneux conseils, que nul ne ramasse, et de vivre au

milieu des gens des campagnes sans créer entre eux et soi d'autres rapports que des relations inévitables et tout extérieures. Seulement, dans cette mesure, les rapports du riche et du pauvre, de l'instruit et de l'ignorant, dégradent le second plus qu'ils ne le civilisent. Ils n'excitent que l'envie, la servilité, le goût du luxe, sans celui du travail. Oberlin réussit parce qu'il se mit à l'œuvre de tête, de cœur et de bras. Il se fit croire en se faisant aimer. Il s'occupait de tout, parce qu'il avait tout à cœur, et que dans ces pauvres foyers nul petit coin ne lui était indifférent. Rien ne nous semble plus touchant dans sa simplicité que ce plan intitulé *Société des fonds*, où le conseil est tout imprégné de prière. Il nous paraît plus sérieux qu'un discours officiel en cravate blanche, fût-il rempli des meilleures intentions et des théories les plus pompeuses.

A côté de ces choses, mentionnons la fondation d'une bibliothèque. Oberlin y place beaucoup d'ouvrages religieux sans doute, mais aussi les livres d'agrément et d'éducation les plus remarquables du temps : *Robinson*, *Berquin*, *Mme de Beaumont*. Il y joint des ouvrages d'histoire, de géographie, d'histoire naturelle. Il s'abonne à plusieurs journaux instructifs et intéressants, qu'il fait circuler et que, au besoin, il explique et commente. On dit qu'il communiquait dans ses instructions et en chaire les événements contemporains et les découvertes scientifiques. Le cabinet d'histoire naturelle commencé à Strasbourg, il l'augmentait constamment et en fit un musée à l'usage du Ban de la Roche. Il y joignit des appareils de physique, à l'aide desquels il démontrait à ses paroissiens les principaux phénomènes de cette science. Tout ceci se passait à la fin du dix-huitième siècle. Près

d'un siècle après, peut-on citer en France beaucoup de communes où de pareils éléments d'instruction, de bien-être et d'économie sociale aient pénétré ?

Oberlin pressent déjà la puissance de l'association et s'efforce d'enrôler les habitants de sa paroisse en des sociétés qui ont pour but le crédit mutuel ou l'amortissement des dettes.

<sup>1</sup> « Il créa une caisse d'emprunt dont lui et ses amis firent les fonds. Vers 1789, le capital de cette caisse fut de 800 fr. Avec ces modestes fonds, Oberlin fit un bien infini. Il prêta de petites sommes de 5, 10, 15, 20, tout au plus 50 fr., sans intérêts, sans gages ni caution, et remboursables à terme. Il y eut rarement de l'argent comptant en caisse ; Oberlin tenait registre de chaque nécessiteux qui se présen-

1. Stœber.

tait , et aussitôt qu'il y avait une rentrée, il s'empressait de l'assister ; il aimait à faire rouler, à faire circuler les écus, à les faire travailler pour les pauvres , comme il se plaisait à dire. Les efforts d'Oberlin portèrent leurs fruits. Jamais on ne verra un habitant du Ban de la Roche se livrer à la mendicité, tandis qu'on voit de tous côtés arriver des malheureux qui demandent la charité devant les chaumières de ces bons montagnards. Il n'y a au Ban de la Roche ni hôpital pour les malades et les infirmes, ni hospice pour les enfants qui n'ont plus ni père ni mère ; mais les adoptions sont très-communes et la bienfaisance pourvoit à tout. Aussi est-il vrai de dire que le Ban de la Roche est devenu la terre classique de la charité, et qu'Oberlin est parvenu à apprendre à ses habitants à soulager la misère.

« Il inspira d'ailleurs à ses paroissiens un respect religieux pour l'acquittement d'une

parole donnée, d'un engagement contracté. Le non-remboursement volontaire d'une somme empruntée était à ses yeux, et devenait à ceux de ses ouailles, un véritable délit, un péché que le délinquant devait expier tôt ou tard, même au delà du tombeau.

« Lorsqu'un Ban-de-la-Rochois, laborieux et honnête homme, se trouvait par suite de malheur dans l'impossibilité de s'acquitter de ses dettes, il en faisait la confession à son pasteur, et celui-ci savait toujours le sauver d'une perte, sans lui inévitable. Il faisait lui-même son bilan, le libérait envers ses créanciers, souvent pauvres eux-mêmes, et gratifiait encore d'une petite somme le malheureux, ainsi échappé au déshonneur, pour remonter son ménage et son agriculture.

« Oberlin n'avait-il pas les sommes nécessaires, tandis que d'onéreuses poursuites étaient déjà faites et que la ruine du débiteur

était imminente, on le vit plus d'une fois s'arracher des bras des siens , s'élancer sur son cheval, se mettre en route malgré la nuit et l'intempérie des saisons, aller trouver ses amis de Strasbourg , solliciter leurs secours et retourner tout de suite dans sa vallée apportant la consolation et la paix à une famille éplorée et recevant ses bénédictions. »

Il fonda aussi une *société chrétienne* qui avait pour but la sanctification de ses membres selon le Christ, mais il fut obligé de la dissoudre par suite de l'opposition qu'elle rencontra et des calomnies qu'on éleva contre elle , dit le biographe, qui ne s'en explique pas autrement.



## VII

A l'époque où toutes ces réformes entreprises étaient seulement en voie de prospérer et de s'étendre, sept ans après l'arrivée d'Oberlin au Ban de la Roche , il faillit abandonner son œuvre par l'attrait d'un dévouement plus complet encore et bien plus aride. Une colonie allemande, fondée autrefois en Amérique par des protestants persécutés, recrutait à Augsbourg ses pasteurs-missionnaires. C'était un canton de 20 000 âmes, placé à la frontière de la colonisation européenne, au milieu des sauvages Indiens. Il fallait des hommes dévoués; la ré-

putation d'Oberlin commençait à percer, on jeta les yeux sur lui.

L'anxiété d'Oberlin à cette proposition fut grande. Non-seulement il s'agissait d'abandonner l'œuvre à laquelle il s'était si fortement attaché, mais il lui fallait dire un adieu éternel sans doute à la patrie, à ses amis et à sa famille, qu'il aimait tendrement. Il avait déjà deux enfants, et sa femme était enceinte. Si Oberlin eût mêlé à ses entreprises quelque amour de gloire personnelle, il n'eût pas songé à quitter le centre éclairé où sa réputation, déjà faite, devait encore s'étendre et briller d'un vif éclat, pour ce coin sauvage d'un autre monde. Il n'eut qu'une préoccupation, celle de discerner en cette occasion son devoir et de l'accomplir. Il consulta sa femme, et, suivant ses tendances pieuses, se mit avec elle en prières, sûr que Dieu lui ferait connaître sa volonté. Il était facile de prévoir que, pour une âme pa-

reille, la balance pencherait du côté du sacrifice. La décision de Mme Oberlin fut la même. Ils se résolurent donc au départ. Mais il leur fallait encore lutter contre l'opposition de leur famille et de leurs amis, contre les regrets des habitants du Ban de la Roche. Oberlin écrivit plusieurs lettres à cet effet. Il est persuadé que Dieu l'appelle à cette mission éloignée. Citons-en quelques passages, car il faut montrer en lui le chrétien aussi bien que l'homme et le faire connaître tout entier.

« Depuis que Dieu a tiré mon cœur vers lui, et que j'ai pris une part plus directe dans les affaires du royaume de Jésus-Christ, depuis aussi que j'ai acquis une connaissance plus spéciale du genre humain, depuis ce temps mon cœur était oppressé, pénétré de pitié pour tant de peuplades d'aveugles païens qui ont coûté à Notre-Seigneur le même sang que vous au-

tres Strasbourgeois, et auxquels il n'est pas donné de goûter une seule des miettes qui tombent si abondamment de votre table. Ces sentiments ont dû m'inspirer le désir de secourir, autant qu'il dépend de moi, leur détresse. Strasbourg offre une pépinière d'ecclésiastiques, parmi lesquels il y a beaucoup d'hommes respectables. Ah ! qu'il en est autrement en Asie ! en Afrique ! en Amérique ! Souvent, sur 20 000 âmes, on n'en compte pas un seul. Des païens ont dit que le monde entier, aussi loin que s'étend le ciel, est la patrie du sage. Jésus-Christ a confirmé cette maxime ; il a appris à ses disciples à considérer le genre humain entier comme une maison pour son Père céleste. Ses doctrines forment notre croyance ; mais nos actions y répondent-elles ? Travaillons-nous, avec autant d'ardeur que nous le commandent la raison, l'humanité et le christianisme, et que nous le permet la faiblesse de

nos moyens, au bien-être de toute notre patrie terrestre? Que d'excellentes choses on pourrait faire ! Que de milliers d'âmes pourraient jouir de la félicité en Jésus-Christ qui nous est échue en partage, si nous étions moins égoïstes, et si, imitant notre divin Sauveur, nous embrassions une sphère plus vaste avec de généreux efforts !... Ne pas faire le bien qu'on peut faire, c'est commettre un péché. Les mille et mille âmes abandonnées par notre égoïsme, ne tomberaient-elles pas à notre charge ? Ces considérations m'ont engagé à prier Dieu souvent et ardemment pour qu'il me préserve de ce patriotisme antipatriotique, de ce sentiment si peu élevé, si peu conforme à la dignité humaine. Comment un enfant de Dieu peut-il ne voir que dans son petit pays l'objet de ses soins et de son dévouement ? Combien de fois n'ai-je pas prié le Seigneur de disposer de moi et des enfants qu'il me donnerait, et de nous

employer là où, d'après son plan, nous serions le plus utiles ! Il est vrai qu'Ébénézer est une paroisse allemande et luthérienne ; mais il y a dans sa proximité quatre peuplades d'Indiens qui sont en rapport journaliers avec elle. On y rencontre d'ailleurs un grand nombre de malheureux Africains qui servent comme esclaves.

« Pour apprendre les langues, il faut une bonne mémoire ; la mienne a toujours été très-faible, et j'ai eu beaucoup de peine à apprendre les langues qui n'ont pas d'analogie avec l'allemand ou le latin. Je trouverais donc de grandes difficultés pour apprendre l'indien, au point de pouvoir donner l'instruction dans cette langue, mais je pourrais faire beaucoup de bien indirectement en formant des instituteurs, en créant des écoles pour les jeunes nègres.

« Le triste état de la paroisse d'Ébénézer m'a

vivement touché. Les fonctions de pasteur y sont très-pénibles ; les plantations sont éloignées les unes des autres à des distances considérables. Les chemins sont mauvais et souvent dangereux. La paroisse est comme une orpheline depuis la mort du digne pasteur Bolzius. Les écoles ont besoin de réforme, et le Ban de la Roche m'a mis à même d'acquérir des connaissances à ce sujet ; je pourrais aussi mettre à profit l'expérience que j'ai acquise ici pour fonder à Ébénézer différents établissements qui seraient avantageux pour le temporel et le spirituel de ce pays.

« La paroisse de Waldbach se trouve dans une position beaucoup plus heureuse que celle d'Ébénézer ; elle a à sa tête un seigneur protestant, qui approuve et encourage les améliorations faites. Ces améliorations ont déjà assez de consistance pour qu'un successeur consciencieux, lors même qu'il n'aurait que des talents

médiocres, puisse continuer l'œuvre commencée. D'ailleurs le Ban de la Roche conserve toujours un conseiller et un aide précieux dans la personne de M. Stuber, son premier et principal réformateur, qui ne cesse pas de donner à ce pays des preuves de son attachement paternel.

« . . . . . Enfin, ma conscience me dit que je ne prie Dieu, ni pour qu'il me laisse ici, ni pour qu'il me fasse partir; mais uniquement pour que sa volonté soit faite, pour que son règne vienne, et pour que je me soumette entièrement à ses ordres.

« Je suis et demeure jusqu'à ma mort et ensuite et encore, chère maman,

« Votre obéissant

« JEAN-FRÉDÉRIC. »

Ils allaient partir; mais la guerre d'Amérique, éclatant sur ces entrefaites, empêcha ce



départ et conserva Oberlin au Ban de la Roche. On lui offrit depuis des cures avantageuses; mais celles-là ne pouvaient le tenter. Possédé de cet esprit que nous appelons à bon droit aujourd'hui l'esprit chrétien, et qui, même avant le christianisme, a inspiré Lycurgue, Pythagore, Bouddha, tous les grands réformateurs, il n'y avait qu'une tâche difficile et rude qui pût le séduire, et la misère à soulager l'attirait comme d'autres la richesse et le plaisir.

C'est dans les lettres que se révèle le plus l'intérieur de celui qui parle, seul avec lui-même et avec la pensée d'un ami. En voici une qui montre à la fois l'âme d'Oberlin et celle de sa compagne, et les joies d'élite de cet intérieur. Quelques passages de cette lettre paraîtraient aujourd'hui emphatiques; mais il faut dire, pour être juste, que le style d'Oberlin, comparé à celui du temps, se distinguait par sa simplicité.

Cette lettre d'Oberlin est adressée à un ami, professeur à l'institut d'éducation de Dessau. Cet établissement, fondé pour l'application de nouvelles méthodes d'instruction plus intelligentes et plus larges, excitait de vives espérances parmi les amis du progrès qui le soutenaient de leurs dons.

« . . . . . Je porte votre institution dans mon cœur. Ah ! que j'aimerais à pouvoir m'y consacrer tout entier ! Mais c'est ici que Dieu veut que je lui porte mes sacrifices. Ah ! que je désire vivement pouvoir être auprès de vous au moins quelques mois, quelques semaines, pour tout voir, tout apprendre, m'en retourner ensuite au Ban de la Roche, enrichi de vos lumières, et les faire fructifier ici ! Mais Dieu me l'interdit absolument, et je ne puis former que des vœux. Sous le rapport financier, j'ai toujours été très-gêné, et dans ce moment je le

suis plus que jamais. Ah! que n'avons-nous de l'argent! de cet argent si inutile en tant de mains! Voilà ce que je me suis dit mille fois depuis que je connais l'institution de Desau; c'est ce que ma femme et moi nous nous sommes redit en lisant le troisième cahier de vos *Archives*. Nous tournions nos regards de tous côtés pour voir si nous n'avions rien dont nous pourrions tirer quelque argent. Je fus tout triste; car rien ne se présentait. Tout à coup ma femme, qui était sortie, rentre dans ma chambre, toute rayonnante de joie, et m'apporte une paire de boucles d'oreille, avec prière de les envoyer à votre institution philanthropique, ou de vous en adresser la valeur. Elles lui avaient coûté, il y a dix à douze ans, soixante-dix florins. Je les envoyai donc à M\*\* à Strasbourg, sans lui nommer la donatrice. J'ignore si les boucles d'oreille, ou leur produit en argent, accompagneront cette lettre. Tu peux

bien t'imaginer le plaisir que m'ont causé ces boucles d'oreille. J'embrassai tendrement ma bonne petite femme. Elle me dit toutefois que si elle venait à mourir avant moi, je serais obligé d'en faire le *remploi*, puisqu'elles étaient portées dans notre inventaire. Sois tranquille, mon bijou, lui répliquai-je, ah ! que n'ai-je à ce prix encore beaucoup de pareilles marchandises ! Je ne puis pas souffrir des choses aussi inutiles, tandis qu'avec leur produit on pourrait faire tant de bien. Dieu me donne du pain aujourd'hui, et pour l'avenir il m'en a encore promis. Quoique, mon cher ami, à l'exception de Dieu et de vous, personne ne sache qui a donné cette bagatelle, ce secret est cependant à votre disposition. Si la publication du nom de ma bonne petite femme peut contribuer à en engager d'autres à suivre son exemple, nous y consentons volontiers, quoique nous sachions bien que certaines personnes ouvri-

ront de grands yeux. Peut-être cela porterait-il pourtant quelques-unes d'entre elles à faire des recherches dans leur écrin ?

« Je ne crois pas qu'aucun autre cadeau m'eût fait plus de plaisir que les trois exemplaires de l'*Ouvrage élémentaire*. Je ne me possédais pas de joie, car j'avais presque porté envie à ceux qui étaient à même de pouvoir l'acheter ; moi, je ne prévoyais pas la possibilité de me le procurer, ma caisse étant absolument vide.

« Je cherche à répandre cet excellent livre partout où je puis, surtout à Strasbourg. Cher ami, je te l'avouerai, tant d'exemplaires ont effrayé ma femme et moi. Je n'y tenais plus ; je cherchais la solitude pour donner un libre cours à mes larmes. La reconnaissance, la joie, la confusion, le chagrin de ne pouvoir rendre des services à vous et à votre institut m'accablèrent. Mes amis, je ne puis vous offrir

que des vœux, des vœux bien ardents pour vous, pour votre noble entreprise, avec laquelle j'aime tant à m'identifier; vœux que j'adresse à ce Dieu qui m'accorde si peu de moyens pécuniaires. Salue et embrasse tous nos chers amis. Oui, mes amis, votre tâche est digne d'envie. Que Dieu vous fortifie, vous bénisse, vous encourage; qu'il vous accorde ce que je désire toujours pour moi-même, un amour tendre et toujours plus tendre pour Jésus-Christ et pour ces enfants qui lui sont si chers et qu'il a rachetés par son sang. Adieu, mon cher et vous tous, mes amis! Je suis toujours et jusqu'à la mort,

« Votre dévoué et tendre ami,

« OBERLIN. »

Cet homme, en effet, si tendre, et qui, dans sa vie de dévouement, n'avait qu'une seule

joie personnelle, l'amour de sa femme, fut, après 14 ans de mariage, frappé du coup le plus terrible. Mme Oberlin mourut subitement, laissant sept enfants, dont le dernier n'avait pas deux mois. La douleur d'Oberlin fut aussi profonde que résignée. Le dogme chrétien des épreuves envoyées par Dieu pour la sanctification de l'être, étouffe ses murmures ; mais combien sa souffrance contenue est touchante et vraie !

«.... Nous la couchâmes tout doucement, la croyant endormie. Mais que devins-je lorsque tâtant son pouls, je ne lui en trouvai plus, et que, mettant la main sur son cœur, je ne le sentis plus battre ! Je l'abandonnai aux soins de Sébastien Scheidecker, que l'on avait appelé, et je montai avec précipitation dans le grenier. Là, me jetant à genoux, je m'efforçai de prier Dieu que cet évanouissement ne durât

pas longtemps; je dis que je m'efforçai, car, quelque ardent que fût mon désir d'être exaucé, ma prière semblait être de plomb et ne voulait pas monter vers le ciel. Je fus forcé à dire : « Louez le Seigneur, vous, toutes les nations, car sa grâce veille sur toi dès maintenant et à perpétuité. » Ah ! dis-je, qu'as-tu fait, ô mon Dieu ? Tu m'as pris ma femme et je dois t'en louer ! Je descendis. Sébastien , m'entendant descendre, voulut me prévenir de ma perte , mais je lui dis que j'en étais instruit. Je me penchai sur ma chère défunte, je collai ma bouche sur la sienne, je l'arrosai de mes larmes. Hélas ! c'était un corps inanimé ! J'eus assez de force ce jour-là pour écrire les lettres nécessaires et ranger les choses qu'il fallait ranger , après quoi je m'abandonnai entièrement à ma douleur. Elle fut si vive que je priai sans cesse le Seigneur de me faire mourir, et que c'eût été un délice pour moi de me faire



enterrer avec cette chère moitié de moi-même. Dieu, qui avait frappé ce coup terrible, me traita ensuite avec la plus grande bonté, comme un malade en délire que l'on tâche de rappeler peu à peu à la raison. »

Mme Overlin avait eu le pressentiment instinctif ou réfléchi de sa mort ; la veille au soir, elle avait pris congé de son mari en lui adressant des paroles solennelles de tendresse et de reconnaissance, et on l'avait vue bénir chacun de ses enfants dans leur berceau en posant sa main sur leur tête, ce qu'elle ne faisait jamais. Après la mort de cette chère compagne, Overlin ne crut point en être séparé. Il la voyait et l'entendait dans ses rêves. Il la consultait sur ses projets et était persuadé qu'il recevait ses conseils. Ces rêves étaient tellement précis, qu'il en écrivait chaque fois le récit sur un journal. On lui demanda com-

ment il les distinguait des rêves ordinaires, jeux de l'imagination. « Comment distinguez-vous les couleurs les unes des autres? » répondit-il.

## VIII

Parmi les *conductrices* que M. et Mme Oberlin formèrent à la garde et à l'instruction des jeunes enfants, une entre toutes se distingue par ses vertus et par son double dévouement à la famille Oberlin et au bien du pays. C'est Louise Scheppler, qui, plus tard, en 1829, reçut de l'Académie française le grand prix de vertu de la fondation Montyon. Elle avait soigné Mme Oberlin à son lit de mort; elle se dévoua au soin d'élever les enfants et de remplacer leur mère auprès d'eux. Grâce à elle, l'ordre et l'économie continuèrent à régner

dans le pauvre ménage du pasteur, et il put même augmenter ses ressources en créant un pensionnat, où il reçut au milieu de ses enfants, comme une plus nombreuse famille, des jeunes filles et de jeunes garçons. La salubrité du climat des montagnes et la confiance qu'inspirait Oberlin lui attirèrent des élèves, qu'il traitait en père, et dont il soignait le caractère et les mœurs autant que l'instruction.

Louise Scheppler avait quinze ans lorsqu'elle entra au service d'Oberlin ; elle le servit pendant quarante-cinq ans, et acheva sa vie dans cette famille. Mais jamais elle ne voulut accepter aucun salaire , et Oberlin , s'étant avisé de lui faire envoyer de l'argent de Strasbourg, par voie anonyme , elle devina la ruse , en fut affligée, et refusa obstinément.

C'est Oberlin lui-même qui, dans son testament, cité à l'Académie , comme un des titres

de gloire de Louise Scheppler, témoigne du rare mérite de cette noble femme.

« Mes chers enfants ! en vous quittant, je vous lègue ma fidèle garde, celle qui vous a élevés, l'infatigable Louise. On ne saurait exprimer ce qu'elle a été pour notre famille.

« Votre bonne mère la prit auprès d'elle dès avant sa quinzième année ; elle se rendit utile par ses talents, son zèle, son application ; à la mort prématurée de votre tendre mère, elle fut pour vous à la fois garde fidèle, mère soigneuse, institutrice, tout absolument.

« Son zèle s'étendit plus loin. Vraie apôtre du Seigneur, elle alla dans tous les villages où je l'envoyais assembler les enfants autour d'elle, les instruire dans la volonté de Dieu, leur apprendre à chanter de beaux cantiques, leur montrer les œuvres de ce Dieu paternel et

tout-puissant dans la nature, prier avec eux et leur communiquer toutes les instructions qu'elle avait reçues de moi et de votre bonne mère. Tout cela n'était pas une œuvre d'un instant, et les difficultés innombrables qui s'opposaient à ces saintes occupations en auraient découragé mille autres. D'un côté, le caractère sauvage et revêche des enfants, de l'autre, leur langage patois qu'il fallait faire disparaître ; pour se faire entendre, il fallait leur parler dans cette langue et leur tout traduire en français. Puis il y avait une troisième difficulté, les mauvais chemins et la rude saison qu'il fallait braver : — pierres, eaux, pluies abondantes, vents glaçants, grêles, neiges profondes en bas, neiges tombantes d'en haut, — rien ne la retenait, et revenue le soir, essoufflée, mouillée, transie de froid, elle se remettait à soigner mes enfants et le ménage. C'est ainsi que pour mon service et pour le

service de notre Dieu, elle ne dévouait pas seulement son temps et ses talents, mais encore toute sa personne et sa santé. Actuellement et depuis plusieurs années, son corps est absolument ruiné par trop de fatigues et pour avoir passé trop subitement et trop souvent du chaud au froid et du froid au chaud, de la sueur au refroidissement, traversé les neiges, y avoir enfoncé jusqu'au ventre; la chemise mouillée se gelait, blessait les genoux jusqu'au sang, en s'y frottant sans cesse par le mouvement de ses jambes; sa poitrine, son estomac, tout est ruiné et incapable de plus rien supporter. Vous direz peut-être qu'elle en fut récompensée par le bon salaire que je lui donnais? Non, chers enfants, non. Apprenez que, depuis la mort de votre chère maman, je n'ai jamais pu parvenir à lui faire accepter le moindre salaire; elle employait le louage de ses biens pour faire du bien et pour s'ha-

billier, et ce fut toujours comme une grâce qu'elle reçut de moi quelque vêtement ou quelques provisions, toutes choses que je devais cependant à son économie et à sa fidélité. Jugez, chers enfants, jugez de la dette que vous avez contractée envers elle en moi, et combien vous serez loin de pouvoir jamais trop faire à son égard. — Dans vos maladies et douleurs et dans les miennes, combien de veilles, de soins, d'inquiétudes !

« Encore une fois, je vous la lègue; vous ferez voir par les soins que vous prendrez pour elle, si vous avez du respect pour la dernière volonté d'un père, qui vous a toujours inspiré des sentiments de gratitude et de bienfaisance. — Mais oui, oui, vous remplirez mes vœux; vous serez pour elle, à votre tour, tous ensemble et chacun en particulier, ce qu'elle fut pour vous, autant que vos moyens et le lieu de votre séjour le permettront. »



Les enfants d'Overlin répondirent au vœu de leur père et voulurent admettre Louise au partage de leur héritage, comme fille aînée d'Overlin. Mais Louise refusa ce don comme elle avait refusé tout salaire, et ne demanda que d'achever sa vie au presbytère, dans l'exercice des bonnes œuvres auxquelles elle s'était toujours consacrée.

Pour achever de faire connaître cette digne amie d'Overlin, nous citerons le passage du rapport de Cuvier à l'Académie et la réponse qu'elle y fit.

« .... Frappée des vertus de cet homme de Dieu, bien qu'elle jouît d'un petit patrimoine, elle lui demanda d'entrer à son service et de prendre part aux œuvres de sa charité. Devenue son aide, son messenger, l'ange de toutes ces cabanes, elle y porta sans cesse tous les genres de consolation. Dans aucune circon-

stance, on n'a mieux vu à quel point le sentiment peut exalter l'intelligence : cette simple villageoise avait compris son maître et tout ce que ses pensées avaient de plus élevé ; souvent même, elle l'étonnait par des idées heureuses auxquelles il n'avait point songé et qu'il s'empressait de faire entrer dans l'ensemble de ses opérations. C'est ainsi que, remarquant la difficulté que les cultivateurs éprouvaient à se livrer à la fois à leurs travaux champêtres et au soin de veiller sur leurs petits enfants, elle imagina de rassembler ces enfants dès le bas âge, dans des salles spacieuses, où, pendant que les parents vaquaient à leur ouvrage, des conductrices intelligentes les gardaient, les amusaient et commençaient à leur montrer les lettres et à les exercer à de petits travaux. C'est de là qu'est venue en Angleterre et en France l'institution de ces salles d'asile où l'on reçoit et où l'on garde les enfants des ouvriers,

si souvent abandonnés dans les villes au vice et aux accidents. L'honneur d'une idée qui a déjà tant fructifié, et qui bientôt sera adoptée partout, est entièrement dû à Louise Scheppler, à cette pauvre paysanne de Bellefosse. Elle y a consacré le peu qu'elle possédait, et de plus sa jeunesse et sa santé. Encore aujourd'hui, quoique avancée en âge, elle réunit autour d'elle sans rétribution, une centaine d'enfants de trois à sept ans, et leur donne une instruction appropriée à leur âge. Les adultes, grâce à M. Oberlin, n'ont plus de besoins moraux, mais quelques-uns encore, dans la vieillesse et la maladie, éprouvent des besoins physiques. Louise Scheppler y pourvoit; des bouillons, des remèdes, elle trouve moyen de tout distribuer. Leurs besoins pécuniaires même ne sont pas oubliés; elle a fondé et elle administre un mont de piété d'une espèce toute particulière et qui serait bien aussi une in-

vention admirable, s'il était possible de le multiplier comme les salles d'asile; car il est du très-petit nombre de ceux qui n'usurpent pas leur nom; on y prête sans intérêt et sans gages.... »

Le *Courrier du Bas-Rhin* reproduit ce passage du discours académique où tout l'honneur de l'institution des *conductrices* est attribué à Louise, et le journal circule de main en main à Waldbach. Louise le lit aussi et se hâte d'écrire et d'attacher à l'exemplaire du journal, les lignes suivantes :

« Je prie les lecteurs de cet article de prendre en considération que c'est Mme Oberlin défunte qui a bien voulu jeter les yeux sur moi et me prendre à son service; que c'est son exemple et ses exhortations qui m'ont inspiré le goût du beau et du bon, l'amour de la vertu

et le dévouement à mon divin Sauveur; que c'est notre digne et respectable pasteur, papa Oberlin (c'est ainsi que tous l'appelaient), qui a porté longtemps dans son cœur le désir de former des conductrices, afin de faire instruire la jeunesse par elles, et lorsqu'il put enfin le mettre à exécution, je ne fus pas même une des premières chargées de fonctions si importantes et si utiles.

« Ainsi, honneur et gloire au Seigneur notre Dieu, l'auteur et la source de toutes les vertus, gratitude et reconnaissance à notre cher et vénéré pasteur et papa défunt et à sa vertueuse épouse. Mais à moi, confusion

« Waldbach, ce 10 septembre 1829.

« LOUISE SCHEPPLER, conductrice. »

Louise ne s'en tint pas là : elle fit écrire au *Courrier du Bas-Rhin* pour restituer à son cher

maître la gloire de l'invention, qu'on prétendait lui attribuer à elle-même.

Outre Louise, se groupaient autour d'Oberlin plusieurs autres femmes intelligentes et dévouées, qui remplissaient également l'emploi de conductrices de l'enfance, et quelques hommes des meilleurs et des plus éclairés du Ban de la Roche, à la tête desquels se placèrent Sébastien Scheidecker, Claude Bernard, etc. Oberlin fut aussi en relations d'amitié avec Lavater. Il y avait entre ces deux hommes de grands rapports. Ils partageaient à peu près les mêmes idées en religion et en morale, et Oberlin avait complètement adopté le système du pasteur de Zurich sur les révélations physiognomoniques. Mais Oberlin et Lavater n'eurent jamais la joie de se serrer la main. Leur intimité, toute idéale, s'établit par correspondance. A l'antique, ils se tutoyaient. Voici une lettre de Lavater :

« Mon cher Oberlin,

« Gratitude cordiale et fraternelle pour ta lettre toute cordiale et fraternelle du 22 décembre 1783. J'ai foi dans la foi et j'aime l'amour. Mais il faut bien que je le répète mille fois; je ne suis encore rien; je ne puis rien; je n'ai encore rien; je ne sais encore rien. O mes chers! si un jour j'ai quelque chose, alors vous verrez comme tout ce que vous preniez pour quelque chose n'était rien du tout.

« Tends-moi seulement un doigt de ta main, dans ce pays aride et sans sources.

« Je sais ce que tu as perdu (sa femme), et j'admire ta tranquillité et ta résignation. Que celui qui dédommage de tout te dédommage. Prie et aide! Souffre et porte ton regard vers le ciel! Courbe-toi sous son joug et lui t'en délivrera ou te l'allégera. — Depuis quelque temps,

ma santé est très-chancelante. Cependant, je m'aperçois que Dieu est fort dans les faibles.  
*Vale et ama amantem.*

« Richtersweyl, ce 21 mars 1784.

« J. C. LAVATER. »

Oberlin fut aussi lié avec Jung-Stilling, avec M. Lezay-Marnésia, préfet du Bas-Rhin, et avec M. Cuvier, pasteur que son enthousiasme révolutionnaire fit rentrer dans la vie civile, et qui fut tour à tour commissaire de la République et député aux Cinq-Cents. Un manufacturier suisse, M. Legrand, homme instruit et distingué, ayant beaucoup entendu parler d'Oberlin et du Ban de la Roche, vint s'y fixer et y établir une fabrique de rubans et de cordons qui rendit l'aisance au pays ; l'industrie de la filature de coton y était depuis quelque temps en grande souffrance, à cause de la révolution



produite par les mécaniques. Cette industrie des rubans et des cordons avait le grand avantage de pouvoir s'exercer dans les familles, hors de l'agglomération de l'atelier. Stœber, le biographe d'Oberlin, fait à ce propos des observations pleines de justesse, du moins au point de vue de l'état actuel des ateliers.

« Puissent les gouvernements qui désirent encourager l'industrie ne jamais perdre de vue qu'elle n'est bienfaisante à la campagne que quand elle est alliée à l'agriculture et exercée dans les habitations des ouvriers mêmes, les membres d'une famille s'entre-partageant le soin des champs, du ménage et de l'industrie, d'après les besoins des saisons. L'ouvrier qui est en même temps cultivateur, fait des épargnes; l'ouvrier de fabrique n'a pas de bourse. Le travail de la soie, de la laine, du chanvre et du lin en produits manufacturés

peut se faire au foyer domestique, ce qui est très-rarement le cas avec le coton.

« Les grands ateliers, le plus souvent infectés par la poussière ou par des vapeurs malsaines et qui rassemblent les deux sexes et tous les âges, ordinairement de cinq heures du matin à dix heures du soir, en faisant quelquefois alterner le travail du jour et celui de la nuit; des enfants, même de sept ans, arrivant d'une grande distance dans l'intempérie des saisons, et ne recevant, à peu d'exceptions près, aucune instruction que celle du vice, sont un cancer qui ronge le moral et le physique, et par conséquent le bien-être du peuple, et qui provoquera sans doute des mesures législatives, etc. <sup>1</sup>. »

M. Legrand et toute sa famille devinrent, à partir de leur établissement au Ban de la Ro-

1. Ceci est écrit en 1831.

che, d'intimes et précieux amis pour Oberlin. Il reçut à Waldbach la visite de la célèbre madame de Krüdner. « Elle venait au Ban de la Roche pour épancher son cœur dans celui de ce vieux serviteur du Christ et pour fortifier sa foi près de lui. La société de Louise Scheppler, de Sophie Bernard, de Catherine Scheidecker, de Marie Müller, de Madeleine Bernard, et d'autres âmes humbles et pieuses, avait pour elle un charme particulier. »

Mais, de toutes ces rencontres, de toutes ces amitiés, la plus singulière peut-être fut celle d'Oberlin et de l'abbé Grégoire, alors curé à Emberménil. Ce fut à un voyage que celui-ci fit dans les Vosges et au Ban de la Roche en 1787, qu'Oberlin et lui se lièrent d'une vive et constante amitié. On trouve de chaudes lettres du conventionnel dans la correspondance du pasteur alsacien.

## IX

Oberlin prit franchement parti pour la Révolution. Ce ne fut point une de ces conversions subites qui peuvent à juste titre exciter les soupçons. Le réformateur du Ban de la Roche avait donné des gages sérieux de son amour de l'humanité, et il souscrivit avec ardeur aux principes de l'égalité républicaine. Qui travaille à élever les hommes, d'ailleurs, se propose ce but. Oberlin n'était pas un hypocrite. Plus tard, avec cette soumission dont le christianisme fait un devoir, il accepte les autres gouvernements; mais il ne marque d'enthousiasme que pour

la République et ne s'entremet activement que pour elle. Il va sans dire qu'il n'approuve point les excès où furent entraînés les révolutionnaires. Son âme tendre et humaine ne pouvait accepter qu'on fit violence à l'humanité, même avec l'intention de la servir, et il était de ceux qui font prévaloir les principes sur les circonstances. Donc il condamne la Terreur, mais sans violences de langage et sans passion. Il croit à l'alliance de la religion et de la liberté. Il condamne la tyrannie comme anti-chrétienne, et voit dans la Révolution la main de Dieu.

La Révolution fut paisible au Ban de la Roche. Aimé et considéré comme le chef moral de la communauté, et décoré déjà par ses paroissiens du titre de *bon papa*, Oberlin fut le président naturel des fêtes patriotiques. Sur la plus haute des montagnes, le Bærhoch, on érigea l'autel de la patrie. Voici le discours que

prononça Overlin à la fête de la Constitution, en 1791.

« Mes chers auditeurs,

« Depuis la chute d'Adam, le mal prenait insensiblement le dessus sur le bien par toute la terre, à mesure qu'elle se peuplait, et tous les pays gémissaient sous le sceptre de fer des vices et des passions, à mesure qu'ils se remplissaient d'habitants. Tous les royaumes, tous les établissements humains portaient l'empreinte de la corruption générale et de l'empire du mal.

« En France, comme dans le reste de l'Europe, deux classes d'hommes privilégiés s'étaient approprié toutes les richesses, tous les honneurs, tous les pouvoirs, et sans être eux-mêmes heureux, car on ne saurait l'être sans vertu, ils se sont rendus malheureux et ont opprimé les autres classes.

« Les rois de France eux-mêmes étaient opprimés sous leur pouvoir, et, malgré l'expression singulière que portaient leurs ordonnances : *câr tel est notre plaisir*, ils n'osaient ordonner, ni vouloir même que ce qu'il plaisait à ces deux classes de vouloir.

« Leur pouvoir était formidable et invincible, et cependant les voilà vaincus; à l'étonnement de toutes les nations, leur pouvoir est rompu et rentré dans le néant.

« C'est par la Constitution française, faite les années 1789, 1790 et 1791, que ce miracle s'est opéré. O Dieu! qui n'y reconnaîtrait ta main merveilleuse et toute-puissante!

« C'est aujourd'hui que nous célébrons la mémoire et la fête de cette Constitution. Nous allons offrir à Dieu le sacrifice de nos hommages et actions de grâces.....

« O Dieu! que tu es merveilleux et immen-

sément grand ! Par les petits tu as renversé les grands ; par les faibles, tu as désarmé les puissants. Voilà, voilà la petite pierre détachée de la montagne, sans le secours des mains, dont Daniel, ton serviteur, parle au chapitre II, en nous disant qu'au dernier temps, au temps où la monarchie romaine se sera divisée en une multitude de monarchies, cette pierre sera détachée de la montagne, et que, roulant en bas, elle écrasera et anéantira le colosse immense de l'aristocratie et de l'Ante-Christ, de sorte qu'il deviendra comme la paille de l'aire d'été, que le vent transporte çà et là, et il ne sera plus trouvé aucun lieu pour lui ; mais cette pierre deviendra une grande montagne et remplira toute la terre. Car l'Éternel suscitera un royaume qui ne sera jamais dissipé. Il établira son propre royaume, qui brisera et consumera tous les royaumes qui ne seront pas conformes au royaume céleste.



« O Dieu, change nos cœurs, et en nous en donnant de nouveaux, dispose-nous et rends-nous dignes du nouvel ordre de choses que tu vas établir ! O Dieu, que ton règne vienne au dedans et au dehors de nous ! »

Le Ban de la Roche répond à l'appel de la patrie en danger, et ses jeunes gens s'enrôlent comme volontaires. Oberlin bénit leur départ et leur recommande d'être humains et compatisants en pays vaincu. Il encourage leur enthousiasme ; mais bientôt il a besoin de courage pour lui-même. Son fils aîné, qui étudiait la médecine à Strasbourg, enflammé lui aussi du saint amour de la patrie, s'est enrôlé dans les bataillons du Bas-Rhin. A la bataille de Bergzabern, en août 1793, on demande pour une commission périlleuse un homme de bonne volonté. Le jeune Oberlin s'offre ; il est mortellement atteint ; transporté au Weissembourg,

chez un ami de son père, il meurt à l'âge de vingt-un ans.

Quand le culte est interdit en France, Oberlin fonde un club qui tient ses séances dans l'église; il appelle tribune sa chaire et continue de prêcher. Seulement, le président du club a d'abord l'attention d'inviter le citoyen Oberlin à parler sur quelque sujet moral et patriotique. Il faut dire que l'éloquence de notre pasteur ne changea point avec son cadre. C'est toujours la même phrase et la même pensée noyées en Dieu. Dans le discours qu'il prononce à la fête de la jeunesse, il nous paraît pousser un peu loin les devoirs du républicain. Pour ce mystique serviteur de la révélation divine, l'individu est toujours, lorsqu'il le faut, sacrifié à la loi; le droit s'oublie en face du devoir.

« On est républicain quand *on ne vit et ne*

*subsiste, quand on ne fait d'entreprise, quand on ne choisit une profession ou un genre de vie, quand on ne se marie, n'engendre et n'élève des enfants que pour l'utilité publique.*

« On est républicain quand, pour l'amour du public, on s'efforce à donner aux enfants l'exemple d'une vie généreuse, utile à d'autres, pleine de bonnes œuvres, c'est-à-dire remplie d'occupations, dont le but est la prospérité publique.

« On est républicain quand on élève ainsi ses enfants et qu'on leur inspire de pareils sentiments, et qu'on les dresse de plus en plus à l'utilité publique en leur inspirant le goût des sciences et l'amour du prochain.

« Enfin, on est républicain quand on les préserve de cet esprit égoïste, qui, aujourd'hui plus que jamais, semble dominer une nation dont les membres ont cependant fait serment de s'aimer comme des frères, et qui pour la

plupart n'ont soin que d'eux-mêmes et ne font rien pour le public que lorsqu'ils y sont forcés. Oh ! loin de nous cet esprit infernal anti-républicain, en même temps qu'anti-chrétien ! »

Le comité de sûreté générale établi à Strasbourg mande Oberlin « pour faire sa profession de foi et s'expliquer sur sa manière de penser, d'agir, en fait de révolution politique et religieuse. »

Oberlin rédige cette profession de foi :

« Par les administrateurs du directoire du district de Ban, j'ai reçu l'ordre du comité de sûreté générale de faire une profession de foi et de m'expliquer, etc.

« Je ne sais pas bien sur quels articles on demande mon explication. J'approuve souverainement les mesures rigoureuses par lesquelles on a mis fin à l'infâme agiotage qu'on fit sur les assignats. Les assignats, je les res-

pectais et chérissais dès le commencement comme un heureux moyen de sauver la patrie. J'approuve qu'on ait aboli les cérémonies vaines et qu'on ait banni tout dogme de religion qui est stérile, infructueux, et qui ne sert qu'à exciter des querelles. Je me suis toujours retranché dans mes instructions, à ce qui sert à rendre mes frères éclairés, braves, diligents, bons patriotes, bons pères, bons soldats, républicains zélés, fidèles et recommandables en chaque situation. Le rabat et le manteau que je portais ci-devant, je les ai déposés en pleine assemblée, il y a déjà quelque temps; j'avais toujours de la répugnance à porter ces vaines distinctions; il y a plusieurs années que j'ai commencé à inspirer à mes auditeurs des sentiments républicains.

« Waldbach, ce tridi 23 frimaire, l'an II de la République une et indivisible.

« JEAN-FRÉDÉRIC OBERLIN. »

On trouve dans les papiers d'Oberlin de cette époque, le passage suivant :

« Je n'ai jamais été *Pfaff* (c'est-à-dire, en allemand, *mauvais prêtre*). J'étais soldat dès mon enfance. Mon goût me portait aux armes et à l'art de la guerre. Si je n'ai pas embrassé ce métier, c'est qu'on ne combattait pas alors contre la tyrannie, et que je vis au contraire que dans l'état de pasteur à la campagne, je pouvais faire infiniment de bien. »

Il est inutile d'ajouter qu'Oberlin avait prêté sans hésitation le serment à la République, qu'on demandait alors aux prêtres.

Cependant il fut arrêté comme suspect. On était alors dans les derniers jours de la Terreur. Lui et l'autre pasteur du Ban de la Roche, M. Bœckel, furent dirigés sur Schelestad, où voulurent les accompagner le maire et les con-

seillers municipaux de Waldbach, afin de les honorer et de leur rendre témoignage. Seuls, parmi un assez grand nombre d'autres pasteurs suspectés, Oberlin et Bœckel ne furent pas mis en prison et dînèrent dans un hôtel à table d'hôte avec les administrateurs du district. Ceux-ci eurent le mauvais goût, en cette occasion, d'attaquer vivement le christianisme et les pasteurs, lesquels ripostèrent avec autant de vivacité que s'il se fût agi d'une simple joute oratoire. Heureusement, les administrateurs Jacobins, pas trop mauvais diables, à ce qu'il paraît, admirèrent le courage d'Oberlin et de Bœckel et se gardèrent bien de les en punir. Peu de jours après eut lieu le 9 thermidor, et les pasteurs du Ban de la Roche furent renvoyés à leurs montagnes.

L'activité d'Oberlin était sa vie. Pendant tout le temps que le culte fut suspendu, bien qu'il s'occupât toujours des pauvres et des

malades, il se trouvait oisif et imagina de prendre une patente de fabricant. Depuis longtemps, il avait chez lui un atelier où il faisait fabriquer ou fabriquait lui-même des instruments aratoires qu'il donnait ou cédait à bas prix à ses paroissiens; il se livra plus que jamais à cette industrie et fit apprendre un métier à ses fils, tout en les instruisant en vue d'une profession libérale. Mais tourmenté de ne plus pouvoir continuer ses instructions et prédications, il écrit à l'administrateur du district et en reçoit cette réponse :

« J'ai pris connaissance, citoyen, de la lettre que tu as écrite à l'administration, et dans laquelle se manifestent d'une manière si louable et ta crainte de ne point suivre l'esprit de la loi et le désir de continuer à instruire la jeunesse. Il serait dommage, en effet, qu'elle perdît un instituteur tel que toi.



« Voici, en mon particulier, la conduite que je crois te convenir le plus en ce moment-ci ; c'est d'attendre que l'explication que j'ai demandée au comité de salut public sur le contenu des lois du 19 frimaire et 8 pluviôse me soit parvenue , pour alors , en cas qu'elle soit favorable à tes désirs, reprendre des leçons dont ceux qui les reçoivent retireront des avantages proportionnés à ton mérite, et toi le plaisir le plus pur, celui d'avoir formé des cœurs dignes de la liberté et de la vertu.

« Salut et fraternité,

« STAUNN. »

Le comité de surveillance de Waldbach délivre à Oberlin ce certificat de civisme :

« Nous , les membres composant le comité de surveillance de la commune de Waldbach, district de Barr , département du Bas-Rhin,

certifions, par le présent, que le citoyen Jean-Frédéric Oberlin, âgé de 53 ans, natif de Strasbourg, est ministre du saint Évangile dans notre paroisse depuis 26 ans ; que pendant tout ce temps il a été un homme rare, dévoué lui-même, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, pour le soulagement des indigents ; nous prêchant, autant par ses propres exemples que par ses sermons, les vraies maximes de l'Être suprême, et que, depuis notre heureuse Constitution, il l'a acceptée à cœur-joie, a fait tout son possible pour encourager notre jeunesse à aller pour la défendre, pour nous l'expliquer et nous la faire accepter et aimer, et a professé constamment les sentiments qui caractérisent un vrai républicain.

« En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat.

« A Waldbach, le 28 frimaire an II de la République. »

Mais si Oberlin était sincèrement dévoué aux grandes et généreuses idées de rénovation sociale qui se résumaient en ce nom : la République, il blâmait vivement d'intolérantes et haineuses persécutions ; et ce qui prouve bien que sa conduite en ces temps n'avait été inspirée par aucun sentiment de crainte, c'est qu'il n'hésita pas , au risque de sa tête , à protéger les victimes des excès révolutionnaires. Pendant la Terreur, le Ban de la Roche fut une terre d'asile. Oberlin, soupçonné, eut à subir des visites domiciliaires. Mais il tira ses hôtes et lui-même de tous ces dangers par un courage, un sang-froid et une présence d'esprit admirables. C'était, assurément, un homme vigoureusement trempé, celui qui sut traverser une pareille époque en restant lui-même, en n'abandonnant aucun de ses principes et en se préservant de tout excès , soit dans l'ivresse des espérances, soit pendant les déceptions de

la lutte, soit lors de l'emportement des réactions.

Il n'en fut pas ainsi de tous les habitants du Ban de la Roche. Quelques têtes s'échauffèrent, et pour faire montre de ses pouvoirs de citoyen, on osa proposer la vente et la démolition de la vieille cure, devenue une dépendance, mais nécessaire, de la cure neuve bâtie depuis quelques années. Oberlin écrit à ce sujet une longue lettre où il se montre blessé, mais sans acrimonie, et où ses reproches restent empreints d'un accent paternel.

« D'après le plan fait, dit-il, lors de la construction de la nouvelle cure, la place est destinée à un jardin, et les matériaux doivent servir à bâtir une écurie et une grange... Tout cela serait fait depuis longtemps, si je n'avais pas toujours soutenu au ci-devant Seigneur qu'avant de penser à me loger à mon aise, il

fallait penser à loger les écoles. — Est-ce à votre honneur, présentement, que je sois la victime de mes soins paternels pour ma paroisse ?... Ah ! quand vous étiez esclaves, vous aviez soin de mes biens et de mes aises, et maintenant que vous êtes libres et que vous pouvez agir d'après la propre générosité de vos cœurs, — ah ! comment vous montrez-vous ? Comme vous restez en arrière ! — Voilà ce qui m'étouffe ! On jase de la République, mais on est égoïste, etc. »

## X

Ce ne fut pas seulement par des discours et des exhortations qu'Oberlin montra son attachement à ce gouvernement de la chose publique qui venait d'être, nominalement du moins, remis entre les mains de tous. Il voyait avec le plus vif chagrin la dépréciation des assignats, qui attaquait à la fois les fortunes particulières et le crédit de la nation. Il souffrait de voir combien ce manque de confiance marquait d'égoïsme et de désunion. En cette circonstance, comme toujours, il essaya de communiquer aux autres les inspirations de son âme

chaleureuse, et si chaque canton français eût compté un Oberlin, le crédit eût pu être relevé par le simple et ingénieux système du rachat de la dette publique, exposé par lui dans les circulaires qu'il publie à cet effet.

« La nation, dit-il, c'est nous-mêmes ; c'est tous les braves gens, honnêtes et fidèles, d'un bout de l'empire français à l'autre.

« Cette nation a assez de propriétés et assez de vertu et de loyauté pour payer toutes ses dettes et pour ne pas faire perdre un seul denier à qui que ce soit de ses créanciers.

« Les assignats sont les obligations ou les lettres de change de la nation, où elle a engagé non-seulement ses propriétés, mais encore sa foi, sa loyauté, sa vertu.

« Par conséquent, recevoir les assignats pour une valeur moindre que celle que porte leur empreinte, c'est porter atteinte à la réputation

tion, au crédit, à la foi et à la vertu de la nation.

« Et ceux qui le font sont donc, en eux-mêmes, des fauteurs de complots contre-révolutionnaires, ennemis de la nation, de la Constitution, du règne de Dieu et de Dieu même, ou, par ignorance, ils sont les complices de ces malheureux. Dans l'un et l'autre cas, ils dévoilent par leur procédé leur manque et défaut absolu de charité, des sentiments détestables et une infernale noirceur de l'âme, un degré d'avarice effroyable, d'avarice assez forte pour les pousser à sacrifier le salut de tout l'empire, et même du genre humain, au gain de quelques sols, ou de quelques livres.

« Tous les vrais chrétiens sont patriotes. Le Seigneur, l'auteur et le conservateur de notre salut, s'est donné, s'est sacrifié pour tous, afin que tous, suivant son exemple, se donnent, se sacrifient, dans toutes les situations où sa pro-



vidence les place, pour le salut des autres, qu'aucun ne regarde à son intérêt particulier, mais sur le bien public. »

. . . . .

ADRESSE A TOUS LES VRAIS PATRIOTES, DE LEUR  
TRÈS-HUMBLE ET TRÈS-DÉVOUÉ SERVITEUR ET  
CONFRÈRE OBERLIN.

« Chers frères ,

« C'est par les assignats que l'empire français a été sauvé d'une banqueroute honteuse et désastreuse.

« Ces assignats sont les obligations de la nation entière.

« Ils sont appuyés sur une hypothèque sûre, et autrement et incomparablement plus sûre que les autres papiers pareils de toutes les autres nations.

« Quoique les possessions immenses et la

loyauté de la nation garantissent la valeur déterminée des assignats, cependant, comme ils sont des obligations, ils ne doivent point subsister toujours, mais être détruits, à mesure que les dettes de l'empire se payent.

« Cela se fait par le brûlement successif des assignats rentrés; mais cela ne se peut faire qu'infiniment plus lentement que chaque cœur humain et sensible ne le désire, qui voit combien les pauvres et honnêtes citoyens perdent et souffrent tous les jours par la manœuvre scélératè de ceux qui en font un trafic et s'enrichissent.

« Les citoyens de Paris et des environs, de tout sexe et de tout âge, continuent toujours encore à présenter leurs offrandes à la nation, en les déposant entre les mains de l'Assemblée nationale.

« Nous sommes trop loin pour le faire de la même manière.

« Mais en voici une autre qui réunit deux buts ensemble. Quelques citoyens, dont le cœur saigne de la misère publique, causée par le trafic des assignats, sont convenus qu'ils perdront chacun deux sols par assignats de cinq livres, toutes les fois qu'ils débiteront un assignat. Je veux dire qu'ils le donneront toujours pour deux sols meilleur marché qu'ils ne l'aient reçu, et qu'ils le marqueront chaque fois sur le dos de l'assignat d'une manière lisible, mais en caractères assez petits pour que l'on puisse continuer à marquer la baisse successive de sa valeur jusqu'à la fin.

« Lorsqu'un assignat sera passé cinquante fois par de pareilles mains, sa valeur est réduite à rien; c'est une obligation acquittée et elle est brûlée.

« Comme par ce moyen les plus pauvres citoyens peuvent concourir à l'anéantissement

successif des assignats et à la rédemption du citoyen honnête de dessous les griffes infernales des trafiqueurs en assignats, je fus ravi de la communication de cette convention et j'y accédai sur le champ. J'invite tous les patriotes de tout sexe et de tout âge à y accéder aussi, et à vouloir bien perdre un ou deux sols sur chaque assignat de cinq livres qu'ils débiteront, et à marquer cela en petits caractères et proprement sur le dos de l'assignat jusqu'à ce que sa valeur se trouve réduite à rien, et que le dernier possesseur le puisse brûler avec les formalités constitutionnelles.

« En même temps, j'invite toutes les personnes honnêtes de ma paroisse, qui ont reçu des assignats pour moins que la valeur de 5 livres, à me les apporter, afin que j'écrive sur le dos la valeur pour laquelle ils les ont reçus, pour empêcher que ceux à qui ils les redonnent pour la même valeur ne les remet-

tent dans le cours pour la somme entière de 5 livres.

« Par ce moyen, chaque pauvre et honnête citoyen est dans le cas de pouvoir faire une offrande à la nation et un sacrifice à la Constitution, chaque fois qu'il donne un assignat pour deux sols meilleur marché qu'il ne l'a reçu. »

. . . . .

Cette résolution qui, dans une certaine mesure, s'exécuta au Ban de la Roche, fut l'objet d'une mention honorable à la Convention et d'un renvoi au comité des finances « comme du denier du pauvre apporté à la masse générale des moyens proposés pour la diminution des assignats en circulation. »

Oberlin pratiqua pour lui-même un autre système de rachat, en vendant contre des assi-

gnats, qu'il brûlait ensuite, les articles qu'il fabriquait lui-même, des livres et tout ce dont il pouvait disposer. .

Le 16 fructidor an II, l'œuvre civilisatrice de Stuber et d'Oberlin fut l'objet d'un rapport à la Convention, qui en décréta l'insertion au procès-verbal et au Bulletin, et en fit adresser copie à Oberlin et à Stuber.

Une lettre d'Ermann, conventionnel, ami d'Oberlin, accompagne cette copie :

« .... Je sais qu'il ne faut ni décret, ni insertion au Bulletin, ni les applaudissements réitérés du peuple, qui ont couvert la voix du président, lorsqu'il prononçait le décret, pour t'encourager à continuer de faire le bien ; le contentement du cœur accompagne en secret les bonnes actions comme les remords suivent les mauvaises ; mais l'estime de ses concitoyens, le regard des représentants d'un grand peuple

et la conscience d'avoir mérité ces marques d'approbation sont un fruit bien doux de notre zèle. Les désirer, c'est l'ambition sublime du sage, la seule qui n'a jamais tourné qu'au profit de l'humanité. »

Nous citerons encore la lettre qu'Oberlin écrivit à cette occasion à la Convention, ou du moins la partie de cette lettre qui résume heureusement les soins donnés à l'enfance.

« .... Agréez, citoyen président, l'assurance que je suis de cœur et d'âme, de toutes mes facultés et de toutes mes forces, pour la République française.

« La Convention nationale me témoigne son approbation sur mes soins pour introduire ici la langue française. Peut-être oserai-je lui présenter une petite description de la méthode dont je me suis principalement servi.

« Il y a environ vingt-sept ans que j'établis huit institutrices pour les huit villages et hameaux. Ces bonnes filles, instruites par feue ma femme et moi, montraient à leurs jeunes élèves, par des figures d'histoire, d'animaux et de plantes, où j'avais écrit les noms français et patois, avec une courte description. Elles les leur enseignaient d'abord en patois, puis, elles les leur disaient et faisaient répéter à tous en français. Pour occuper en même temps les mains, elles leur apprenaient le tricotage, inconnu jusqu'alors dans cette contrée. Puis elles les amusaient par des jeux qui donnaient de l'exercice au corps, dégourdisaient les membres, contribuaient à leur santé, et leur apprenaient à jouer honnêtement et sans se quereller. Dans les beaux jours, on les menait à la promenade; là, les enfants cueillaient des plantes, et les conductrices les leur nommaient et leur faisaient répéter les noms. Toutes ces



instructions avaient l'air d'un jeu, d'un amusement continu.

« J'ai une petite collection d'histoire naturelle, de productions de l'art, d'instruments de joueurs de gobelets, le tout au service de nos institutrices. Quand le zèle des élèves commençait un peu à se ralentir, un nouveau miracle de notre façon les excitait de nouveau et ranimait leur goût à apprendre. J'ai oublié de parler des petites cartes géographiques que j'ai taillées en bois, par le moyen desquelles mes chers élèves se familiarisaient peu à peu avec tous les pays du monde.

« Quand une institutrice m'avertissait que les élèves avaient bien saisi les cahiers d'histoire, plantes, animaux, cartes géographiques, il lui était permis de produire ses élèves à l'église assemblée, et les enfants montraient leurs progrès avec une gaieté, avec un enthousiasme qui fit pleurer les vieux; de plus, par cette

répétition ou récitation publique, je réussis à enseigner aux vieux ce qui leur était utile, mais que je n'avais pas eu occasion de leur apprendre.

« Par ces moyens, cette petite peuplade, jadis parfaitement ignorante, est toute métamorphosée, et le français est quasi la langue maternelle de toutes les familles qui ont bien voulu se laisser civiliser, quoique les leçons de ces institutrices, pour éviter le dégoût des maîtresses et des élèves, ne se donnassent qu'un ou deux jours par semaine, et qu'elles ne se donnent aujourd'hui qu'autant par décade. »

Bientôt après, un décret du représentant du peuple autorise le citoyen Oberlin à rouvrir son cours de physique, d'astronomie, de botanique, etc. ; « par là, il méritera de plus en plus la mention honorable que vient de lui accor-

der la Convention nationale pour vingt-sept ans de travaux dans l'instruction publique. »

Les rapports d'Oberlin avec l'empire se bornèrent à l'amitié de M. de Lezay-Marnésia, préfet du Bas-Rhin. Il parvint à cette époque, et grâce au concours de M. Lezay, à terminer par une transaction un procès qui durait depuis près de cent ans et qui menaçait, ainsi que le fait observer le pasteur, de ruiner le Ban de la Roche tout entier, au profit d'une seule famille.

Oberlin se joignit au don patriotique par lequel la ville de Strasbourg vint en aide à l'empereur vaincu. Lors de l'envahissement de la patrie, les Ban-de-la-Rochois formèrent un corps de partisans. Quand tout espoir est perdu, Oberlin insiste pour que la résistance cesse et qu'on épargne ainsi le pillage et l'incendie aux communes. Le général bavaïois demande aux autorités du Ban de la Roche un

serment d'obéissance. Ces braves gens, opprimés par la force et résistant toutefois dans leur conscience, viennent consulter Oberlin, et celui-ci rédige cette forme de serment, qui heureusement est acceptée.

« Convaincu que les hautes puissances alliées et chrétiennes ne désirent pas qu'un sujet fidèle devienne infidèle à son souverain, je promets de continuer à remplir avec honneur, zèle et probité, les devoirs de la place de maire (ou adjoint, etc.) que je suis chargé de remplir, et de ne rien faire, ni directement, ni indirectement, qui soit contraire aux ordres donnés au nom des hautes puissances alliées, à moins qu'ils ne contrarient le serment que j'ai prêté à mon souverain, l'Empereur des Français. »

La célébrité du pauvre pasteur du Ban de la Roche était telle à cette époque, que l'empereur Alexandre lui envoie un sauf-conduit et

le fait complimenter affectueusement par M. de Berckheinn, gendre de Mme de Krudner.

En 1818, la Société royale et centrale d'agriculture de Paris décerna à Oberlin la grande médaille d'or. Il en fut averti par cette lettre de François de Neufchâteau, dont on trouvera le rapport à la fin de ce volume :

« Paris, le 5 mars 1818.

« Monsieur, d'après les témoignages multipliés de votre zèle pour le premier des arts, et d'après le souvenir que j'ai moi-même conservé de tout ce que vous avez fait pour la civilisation et la culture d'un coin sauvage de nos Vosges, j'ai proposé aujourd'hui à la Société royale et centrale d'agriculture de Paris, de vous décerner solennellement une de ces distinctions qu'elle accorde tous les ans aux amis de la charrue et aux bienfaiteurs de l'humanité. M. Levraut aîné, célèbre imprimeur à

Strasbourg, M. le baron de Gérando, conseiller d'État, M. Grégoire, ancien évêque de Blois, d'autres personnes aussi recommandables m'avaient envoyé sur ma demande quelques détails relatifs aux soins que vous vous êtes donnés depuis un demi-siècle pour le bien-être du Ban de la Roche, et à la persévérance louable avec laquelle vous avez suivi les plans d'amélioration que vous avez trouvés commencés, ou que vous avez conçus vous-même. Sur mon rapport, la Société royale a décidé qu'elle vous offrirait une médaille d'or dans sa séance publique de cette année, qui doit avoir lieu à l'hôtel de ville de Paris, le dimanche de Quasimodo, 29 de ce mois. Je ne perds pas un moment pour vous en prévenir, monsieur, afin que vous puissiez, ou vous déterminer, si cela est possible, à venir vous-même à Paris recevoir personnellement cette médaille des mains du président de la Société, ou, si ce

voyage n'est pas dans vos convenances, donner et envoyer de suite votre procuration à la personne que vous choisirez pour vous remplacer et assister en votre nom à la séance publique, dont cet acte de justice de la Société, sera sans doute un des plus touchants épisodes et des plus beaux ornements. Je me félicite d'en avoir eu l'idée et de l'avoir fait adopter à la Société.

« Je vous prie, monsieur, d'agréer en particulier l'hommage de ma vénération et de mon respect.

« Le vice-président de la Société royale et centrale d'agriculture,  
membre de l'Académie française,

« Comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. »

Disons, pour achever cet aperçu historique des relations d'Oberlin avec les divers gouvernements qui se succédèrent en France pendant sa longue vie, qu'en 1819 il reçut la décora-

tion de la Légion d'honneur. Il dit à ce propos à ses amis : Qu'ai-je fait pour la mériter ? Qui, dans ma situation, n'aurait pas fait ce que j'ai fait, et peut-être mieux ? — Ce n'était point une humilité affectée. Il avait alors quatre-vingts ans.

Chez Oberlin, c'est naturellement le réformateur, ou plutôt l'homme de bien qui nous occupe, et ce que nous croyons devoir nous attacher surtout à mettre en lumière, c'est le bel exemple qu'il a laissé des prodiges que peut opérer une bonne volonté ardente, dirigée vers un noble but. L'Église protestante le considère en outre comme un de ses chefs les plus fervents. Il alliait, nous l'avons dit, à ses vertus humanitaires, une foi des plus vives au dogme chrétien. Sa prodigieuse activité s'exerçait donc aussi de ce côté, et l'on trouve le nom d'Oberlin cité avec respect et admiration dans les rapports des sociétés bibliques de



France, d'Allemagne et d'Angleterre, qui, dès 1814, s'occupaient déjà de répandre la Bible à profusion par toute la terre et dans toutes les langues, aussi bien que ces *petits traités* qui abondent maintenant en Angleterre et en Amérique.

Le devoir d'un biographe étant de ne négliger aucun trait principal, nous signalerons donc le concours actif d'Overlin à la diffusion des Bibles et son active correspondance à ce sujet. Il recueille, pour atteindre ce but, de nombreuses sommes d'argent dans sa paroisse et ailleurs ; il est le premier des pasteurs français qui entre en rapport avec la société biblique de Londres, et comme partout son influence s'exerce dans un sens large et lumineux, quel que soit le but de sa poursuite, c'est lui qui inspire à cette société l'idée d'admettre des femmes dans son sein et de provoquer leur concours. Du reste, ces soins dévots ne nui-

sent en rien à sa tolérance. Il s'entremet du même cœur et avec la même activité pour venir en aide à la veuve d'un colporteur juif qui était tombée dans la misère, et dont le mari avait laissé de nombreuses dettes au Ban de la Roche. Oberlin se procure la liste des débiteurs, en fait payer la plus grande partie et solde le reste.

« Un juif est volé et assassiné sur les hauteurs du Ban de la Roche. Oberlin fait passer à la veuve 50 fr. pendant plusieurs années de suite. Cette femme, étonnée de recevoir des dons si riches du pasteur d'une paroisse si pauvre, lui fait demander ce qui peut l'y engager. Le pieux pasteur répond que sous l'ancienne alliance on tâchait d'ôter la malédiction d'un endroit où s'était commis un meurtre par des peines et des sacrifices, et que dans la nouvelle alliance, il ne se croyait pas dispensé

d'intercéder pour sa paroisse où s'était commis le meurtre, et qu'il faisait ses dons à la veuve indigente de la victime en place de sacrifice. »

Il entrait si peu dans la polémique religieuse vis-à-vis des catholiques romains, qu'il cherchait au contraire à mettre en relief tous les points de doctrine communs entre les deux églises et se faisait appeler : ministre catholique-évangélique, au lieu de : ministre protestant. Il en expose lui-même les raisons.

« Notre situation au Ban de la Roche est presque unique. Un petit vallon, comme une petite île presque imperceptible au milieu de la mer, deux petites paroisses protestantes françaises, isolées et comme abandonnées entre les catholiques-romains....

« Dans le style des pères de l'Église, comme

par exemple dans les Confessions de Saint-Augustin, on rencontre à tout moment ces dénominations : catholique et hérétique.

« Cela fait que lorsque nous disons ou convenons simplement que nous ne sommes pas catholiques, ces bonnes gens en infèrent que nous confessons d'être hérétiques, ce qui leur donne une répugnance presque insurmontable pour nous.

« A cause des éternelles moqueries, railleries et séductions auxquelles les Ban-de-la-Rochois étaient continuellement exposés, partout où ils avaient à faire dans le voisinage, nous autres pasteurs étions souvent obligés de parler de religion en chaire pour prémunir nos paroissiens contre les séductions et les pièges qu'on leur tendait. Voici ce qui m'arriva à ce sujet :

« Un dimanche, comme je dinais à Belmont chez le cabaretier, il y vint un bourgeois catho-

lique de Colroy-la-Roche pour boire une chopine. Lorsqu'il me vit, il fut agréablement surpris, vint et me tendit la main, me faisant mille protestations d'estime et de respect pour tout le bien qu'il disait avoir entendu de moi. — Mais, me dit-il, en me regardant d'un air de confiance, mais, monsieur, j'ai entendu dire que dimanche passé vous avez prêché à Waldbach contre la religion catholique. — Effectivement, il m'avait fallu résoudre des questions et répondre à des objections romaines dont on avait encore assailli mes paroissiens.

« Pour répondre à ce bon et honnête catholique je demandai la Bible au cabaretier et montrai à ce bourgeois de Colroy les inscriptions suivantes : Épître catholique de saint Jacques, apôtre ; Épître catholique de saint Pierre ; 1<sup>re</sup> Épître catholique de saint Jean, etc.

« Je lui montrai cela et j'ajoutai : Vous voyez que ces saintes Épîtres catholiques sont

dans les mains de tous mes paroissiens. Comment pourriez-vous croire que je prêche contre la religion catholique ?

« Le bon homme reprit haleine et dit : Dieu soit loué ! je l'ai toujours pensé, et même dit, que M. le ministre de Waldbach ne ferait pas cela. »

Grâce à Oberlin, on s'aimait et l'on vivait en paix au Ban de la Roche et aux alentours. Il y eut à Belmont un violent incendie, où le pasteur donna l'exemple du dévouement ; le lendemain, tous les villages catholiques des environs arrivaient à Belmont chargés de provisions et de secours de toute sorte.

Nous avons signalé les tendances mystiques d'Oberlin, tendances augmentées sans doute par ses études et ses préoccupations théologiques, mais naturelles en lui. A côté de cette puissante initiative qui lui fait entreprendre

tout ce qu'il juge utile, et de cette âpre persistance d'efforts, sa confiance en un pouvoir tutélaire et divin lui fait voir en tout la main de la Providence.

On trouve dans ses annales cette phrase : « Le pont de deux poutres par dessus la Bruche, où je fus remis en équilibre *par une main invisible*<sup>1</sup>. » Il reste en communication de conseils et d'inspirations avec sa femme morte; il converse constamment avec Dieu; il habite en quelque sorte deux mondes, le visible et l'invisible, et son étonnante activité suffit à ces doubles préoccupations. N'en pourrait-il découvrir le lien, le rapport, les lois communes? C'est pour ces raisons que le magnétisme l'occupe beaucoup. Il se procure tous les ouvrages qui en parlent, et même des documents inédits. Le mystère de la seconde vue surtout excitait

1. Il avait collectionné en ce genre une suite d'anecdotes, qu'il intitulait *Providentialia*.

vivement son intérêt et faisait le sujet de ses méditations.

Oberlin avait sur la vie future un système qui lui était particulier et qu'il fondait sur ces paroles de l'Écriture : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » Ces demeures, il en rêvait et il allait jusqu'à essayer de les retracer sur des cartes. Sur ce point, nous l'avons dit, les idées d'Oberlin se rapprochaient extrêmement de celles de Lavater. Il lisait aussi beaucoup Swedenborg et l'Apocalypse.

Cependant, toutes ses rêveries ne l'absorbent point. Un doute prudent les accompagne. Il les intitule lui-même : *Hypothèses sur l'autre monde, Représentation hasardée, etc.*

Il est très-porté vers les frères Moraves. Il les recherche eux et leurs écrits ; il en parle même en chaire.

Oberlin, comme plus tard Fourier, comme



auparavant tous ceux qui ont cherché à pénétrer le lien des grandes harmonies et la raison d'être des choses, attachait aux couleurs un sens mystique. Il écrit sur elles, dans son journal intime, une théorie d'interprétations, qu'il achève pourtant par cette phrase :

« La science des couleurs est un abîme de mystères. Pour écrire là-dessus un bon traité, il faudrait que l'auteur fût à la fois un bon physicien et opticien, un bon chimiste, teinturier, minéralogiste et mystique.

« Chacun de ces savants à part pourra contenter ceux qui s'occupent de la même science que lui, mais il ne satisfera pas les autres. »

Jusqu'à la fin de sa vie, Oberlin se livra à l'étude. Cette haute curiosité qui fait la grandeur de l'être humain le portait toujours à étendre ses connaissances, et s'appliquait à

tout, sciences naturelles et sciences historiques. Tout se classait dans sa tête avec ordre, et sa conversation, grâce à la variété de son savoir, était des plus instructives et des plus agréables. Il répétait souvent ce que tout vrai savant peut dire : *in omni aliquid, et in toto nihil*. — Je sais un peu de tout, et en tout rien. Il se levait toujours de bonne heure et se livrait tout de suite au travail.

Comme on le devine, il était loin d'être de ces esprits égoïstes et craintifs que les découvertes nouvelles effraient. Il les accueillait avec joie et les étudiait aussitôt pour s'en rendre compte.

## XII

Dans les dernières années d'Oberlin, le Ban de la Roche était devenu un but de pèlerinage pour beaucoup d'étrangers de distinction, pour les anciens élèves et les amis d'Oberlin. Ils s'y croisaient avec les paroissiens en sabots qui venaient trouver à toute heure leur *bon papa*. Toujours occupé de méditations et d'études, Oberlin souffrait un peu d'être dérangé; cependant, pourvu qu'on lui laissât achever sa phrase quand il écrivait, sa pensée quand il songeait, bientôt il se retournait, l'air affectueux, vers le visiteur, et sa réception était tou-

jours des plus cordiales. Il avait toutefois, le bon pasteur, ses manies, ses exigences, et la longue habitude qu'il avait contractée de réformer, d'enseigner, de reprendre, s'exerçait aussi vis-à-vis de ses hôtes. Les modes nouvelles le mettaient de mauvaise humeur, et il tenait à ce que ses pensionnaires fussent très simplement habillés. Ceux ou celles, même, qui voulaient lui plaire, devaient se conformer aux modes du Ban de la Roche. Quant à lui, son costume fut toujours le même : chez lui, une grande redingote ; au-dehors, un vêtement noir et un chapeau rond, recouvert de toile cirée, aux bords retroussés.

Il ne pouvait souffrir les écritures illisibles, parce qu'il y voyait la preuve d'un égoïsme peu soucieux de l'embarras causé à autrui ; ses habitudes d'ordre et d'économie étaient minutieuses ; elles devaient l'être chez un homme qui avait tant fait avec si peu, et qui, par con-

séquent, connaissait le prix des détails et des petits moyens souvent répétés. Tout gaspillage lui était pénible; il ne permettait point, par exemple, qu'on perdît le pain en l'émiettant autour de soi, et l'une de ses visiteuses rapporte qu'ayant à sa table le préfet du Bas-Rhin, M. de Lezay-Marnésia, et sa femme, voyant que M. de Lezay, tout en causant, broyait le pain entre ses doigts et l'éparpillait autour de lui, Oberlin se leva et se mit à ramasser les miettes tombées, malgré les protestations du préfet. C'est assurément pousser la prédication un peu loin; mais c'est aussi traiter un préfet comme tout le monde. M. de Lezay-Marnésia, qui admirait vivement Oberlin, ne s'en fâcha pas.

On raconte que dans les moments d'une vivacité, toujours paternelle, une petite calotte de cuir qu'il portait à la maison ne faisait qu'un bond de sa tête à la tête du délinquant,

lorsque celui-ci, bien entendu, était de ses élèves ou de sa famille. Il paraît aussi que les saints même ont besoin de quelque mot redondant, où puisse s'épancher l'impatience ou la surprise, mot qui pour n'être pas celui des charretiers, satisfait au même élan. Ah ! cent mille ! s'écriait Oberlin en faisant claquer ses doigts. C'étaient là toutes ses colères.

C'est à mi-côte, au-dessus d'un bois et près de l'église, que s'élevait le nouveau presbytère, construit pour Oberlin par l'ancien seigneur, baron de Dietrich. Au-dessous, un versant rapide conduit sur les bords d'un ruisseau, ombragé de peupliers et qui court à travers les prés. Le village s'étend à gauche du clocher et les hauteurs voisines se montrent couronnées de bois et parsemées de villages. « Une grille de bois forme à gauche la clôture de la cour du presbytère ; à droite, attenant à la maison, s'élève le bâtiment de la grange et

de l'étable; une fontaine, une table de pierre, adossées à la maison, s'aperçoivent en entrant. Deux jolis jardins entourent la plus grande partie de cette habitation. »

Oberlin, dont nous avons dit la vénération pour la Bible et surtout pour l'Évangile, avait chez lui une petite presse, à l'aide de laquelle il imprimait sur des feuilles volantes certains passages, qu'il distribuait ensuite à ses paroissiens. Il se servait aussi du revers de ces feuilles pour sa correspondance. De même les panneaux et les portes du presbytère, et jusqu'à l'escalier, étaient décorés de sentences bibliques. Sur la porte du cabinet d'Oberlin, à l'extérieur, se voyait une carte du Ban de la Roche, entourée de quatre sentences, et l'on comptait trente autres sentences collées de l'autre côté, sur papier noir. Les murs étaient garnis, soit de tableaux de prix que les amis du pasteur lui avaient offerts, soit de tableaux faits par

lui-même ou de cartes géographiques également de sa façon. C'est là que se trouvaient ces curieux tableaux représentant les demeures des trépassés de tout genre, des pervers et des bienheureux. Deux bibliothèques, l'une allemande et l'autre française, une commode sur laquelle on voyait une tête de mort divisée en compartiments d'après le système de Gall; deux tables; puis ses collections; des portraits de famille ou d'amis. Sur la porte intérieure d'une chambre des pensionnaires, on lisait en allemand :

« L'animal aussi éprouve la douleur; ne le tourmente pas; aie pour lui aussi un cœur humain. »

<sup>1</sup> « Oberlin était d'une abstinence rare; il avait pour principe que le corps ne devait ja-

1. Stæber.



mais dominer l'âme. Dès qu'il voyait que quelque goût sensuel voulait s'emparer de lui, il s'y opposait avec force. Il aimait beaucoup à prendre du tabac; s'apercevant que cette habitude prenait de l'empire sur lui, il prit promptement son parti. « Oh! dit-il, ma tabatière, tu veux me commander; je m'en vais te faire voir qui de nous deux doit obéir. En prison! »

Il enferma sa chère tabatière dans une armoire qui se trouvait dans la chambre de ménage au rez-de-chaussée, de sorte que, pour prendre une prise, il était chaque fois obligé de descendre du premier étage, où se trouvait son cabinet. Il savait bien que cela arriverait rarement, parce que, avant tout, il était attaché à son travail.

Nous transcrivons la relation suivante de M. Paul de Merlin, qui nous introduit dans

la maison et dans l'intimité du noble vieillard.

« Enfin la porte s'ouvre et Oberlin paraît. Sa taille est moyenne, mais les ans ne l'ont point courbée. La plus grande propreté règne dans son habillement entièrement noir; sa tête, blanchie par de nombreux travaux et par plus de quatre-vingt-deux hivers, est couverte d'un bonnet éclatant de blancheur. Le génie brille encore dans ses yeux, dont l'éclat commence à s'éteindre.

« En m'inclinant avec le plus profond respect, je cherchai à motiver ma visite peut-être importune, sur le désir bien naturel de voir le créateur du bien-être de cette contrée, qui, bien que d'une religion différente de la mienne.... — Êtes-vous chrétien? demanda-t-il en m'interrompant; si vous êtes chrétien, mon cher enfant, nous sommes de la même re-

ligion.... Suivons la loi tracée par le cher Sauveur; elle seule est la vraie loi. Quelles que soient les pratiques, les cérémonies que les diverses sectes aient ajoutées à cette loi, elles sont de peu d'importance. En achevant ces mots, M. Oberlin me serra la main avec bonté et me fit asseoir près de lui. Il m'interrogea avec intérêt sur mon âge, mon état, et quand j'eus satisfait à ces questions pleines de bienveillance, il me serra la main une seconde fois, comme il l'eût serrée à un ancien ami. La vieille gouvernante entra en ce moment, portant du vin et deux verres; elle m'en présenta un qu'elle remplit et versa quelques gouttes dans celui qu'elle offrit au pasteur, qui but à ma santé d'âme et de corps....

« Chaque fois que je ramenaïs la conversation sur les bienfaits que M. Oberlin avait accumulés sur le Ban de la Roche, il la détournait, ou cherchait à diminuer leur importance.

— J'ai peu de mérite dans le bien que j'ai fait ; je n'ai que celui de l'obéissance aux volontés de Dieu, qui a daigné me manifester ses intentions et m'a toujours donné les moyens de les exécuter. Quelques personnes, ajouta-t-il, m'ont fait un mérite d'avoir refusé des cures plus considérables que celles-ci ; mais vous, si votre général vous plaçait à un poste, le quitteriez-vous malgré son ordre ? — Non, répondis-je. — Eh bien ! Dieu m'a confié ce troupeau, pouvais-je l'abandonner ? Et où aurais-je trouvé des paroissiens meilleurs et des cœurs plus reconnaissants ?

« Je lui rappelai que pour le bien-être de ses paroissiens, il avait exposé sa fortune. — J'étais sûr, reprit-il, que mes amis ne me laisseraient pas dans l'embarras. Le Ban de la Roche doit surtout beaucoup à M. de Marnésia. Le bon pasteur s'attendrissait en prononçant le nom du bon préfet. L'avez-vous beaucoup

connu? demandai-je. — Oui, et nous avons bien souvent parcouru ensemble ces campagnes. Quelquefois, il venait passer plusieurs jours dans mon humble habitation; il m'ouvrait son cœur. Désirant vivement croire, mais ne pouvant toujours accorder ce désir avec les objections que le raisonnement lui présentait malgré lui, il me soumettait ses doutes; nous les discussions ensemble, et quand j'avais vaincu les difficultés qu'il m'opposait, il était aussi heureux de sa défaite que je l'étais de ma victoire.

« Ses succès ne m'étonnaient pas; la grâce et la persuasion semblaient découler de ses lèvres. Je l'écoutais avec un ravissement et un respect qu'il est impossible de rendre. Il semble que la vertu, comme un astre bien-faisant, communique sa chaleur à tout ce qui l'entoure. Je me sentais meilleur près d'Oberlin; le sacrifice le plus grand ne m'aurait rien

coûté dans l'état d'exaltation où se trouvait alors mon âme.

« Le son de l'horloge qui vient frapper mon oreille me rappelle que le pasteur a ce matin des devoirs à remplir et qu'il est temps de prendre congé de lui. — Quoi ! déjà vous partez, me dit-il, allez-vous déjà quitter le Ban de la Roche ? — Je lui réponds que je ne comptais en repartir que le lendemain. — Eh bien ! si la société d'un vieillard ne vous ennuie pas trop, revenez me voir ce soir. Cette invitation me causa la joie la plus vive, et je sortis enchanté de ma visite et de l'espoir de la renouveler. »

« Je m'éloignais lentement ; je ne sais quel charme me retenait dans cette maison. En descendant les degrés, je rencontrai la vieille gouvernante, nommée Louise, et je ne pus résister au désir de lui adresser quelques questions. « Le bon pasteur, lui dis-je, paraît jouir

d'une excellente santé? — Dieu merci, répondit Louise; nous espérons le conserver encore longtemps; cependant sa vue et son ouïe s'affaiblissent. Il y a peu d'années, il parcourait encore à pied, plusieurs fois dans une semaine, les villages de sa paroisse; la nuit même, il se levait et affrontait des temps affreux pour porter des consolations à des mourants. Mais depuis peu, il a de bien mauvais jours. Cependant il prend le mauvais temps comme le bon; il est toujours doux, calme et résigné.

— Êtes-vous depuis longtemps, à son service? demandai-je. — Depuis bien longtemps, répondit la bonne Louise, qui paraissait âgée de plus de soixante ans; j'étais bien jeune à la mort de Mme Oberlin; j'ai soigné les neuf enfants qu'elle a laissés, et dont le dernier n'avait que six semaines quand le ciel rappela à lui ma digne maîtresse. Combien elle était chérie

dans le canton ! Rien ne pouvait lui être comparable ; c'était la vertu descendue sur la terre.

— Combien sa mort, m'écriai-je, a dû frapper cruellement le cœur de son époux !

— On ne peut se faire une idée de la tendresse qui les unissait. M. Overlin adressait souvent à Dieu cette prière : Prive-moi, ô mon Dieu, de tous les biens de la terre ; ne me donne que des fruits sauvages pour nourriture ; mais conserve les jours de la femme que tu m'as donnée ; laisse-nous vivre et mourir ensemble. Le ciel, pour l'éprouver, lui a enlevé presque subitement et déjà depuis quarante ans cette épouse chérie. Le bon ministre fut frappé comme par la foudre. Je tremblais pour ses jours et pour sa raison. Quel fut mon étonnement de le voir, au bout de quelques instants d'un effrayant silence, tomber à genoux et rendre grâces à Dieu. Dès lors, il a été résigné, et aucune plainte, aucun murmure



ne sont sortis de sa bouche. Depuis cette perte, le bonheur de ses paroissiens l'a seul occupé. Toutes les fois qu'il a médité quelque bienfait nouveau, dont le résultat n'était pas évident, la voix de sa femme (il en a au moins la persuasion) s'est fait entendre à son oreille, soit pour l'arrêter, soit pour l'encourager dans ses projets.....

« En attendant l'arrivée du ministre, on cause avec liberté; mais sans élever la voix. Il entre; tout le monde se lève à la fois; il salue d'un air rempli de bienveillance et va se placer devant une table où ses livres sont déposés.

« .... Les femmes écoutent sans interrompre leur ouvrage. De temps en temps, le pasteur ouvre sa tabatière et après y avoir puisé, la fait circuler dans l'auditoire; il n'a rien à lui seul; tout ce qu'il possède, il le partage avec ses paroissiens.

« Après une demi-heure de commentaires sur la Bible, il dit : Mes chers enfants, n'êtes-vous pas fatigués ? chacun assure que non, et il continue. La lecture de la Bible terminée, il chante un second psaume, auquel succède une prière, pendant laquelle tous les assistants montrent le plus grand recueillement et qui termine le service. »

Parvenu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, malgré la pesanteur de la vieillesse, Oberlin conservait toujours le même zèle et la même activité d'esprit. Il avait alors chez lui sa plus jeune fille et son gendre, M. Rauscher, pasteur lui-même, qui le suppléait dans ses fonctions. Un de ses fils occupait la cure de Rothau, la seconde paroisse du Ban de la Roche ; deux autres filles, mariées, habitaient la Suisse et la Russie ; mais cette longue et belle vie n'avait point été sans douleurs. Outre l'aîné, dont

nous avons raconté la mort héroïque, un autre fils, Henri Oberlin, dont l'âme sensible et forte rappelait celle de son père, était mort aussi, après une longue et douloureuse agonie, à l'âge de trente-neuf ans. Et l'aînée des filles, Mme Wolf, l'avait depuis deux ans précédé dans cette autre vie, à laquelle ils croyaient tous si fermement qu'ils ne doutaient pas de se revoir. Cependant ni le chagrin ni la vieillesse n'avaient affaibli l'âme d'Oberlin. Il s'efforça jusqu'au dernier jour de dominer la faiblesse et les infirmités de l'âge, et il se stimulait lui-même en s'écriant quelquefois : « Allons, Fritz, paresseux, où sont tes forces ? qu'es-tu devenu ? » Il persistait à se servir lui-même, et quand on voulait lui épargner quelque peine, aller chercher ce dont il avait besoin, il remerciait, assurant que le mouvement lui était nécessaire. Sa frugalité était extrême ; toujours occupé, comme par le passé, de sa

*chère paroisse*, il aimait à rencontrer tous ses paroissiens et à leur parler. « En rencontrait-il un dans sa promenade journalière vers le petit ruisseau de Belle-Goutte, il lui tendait la main, lui demandait avec une douceur angélique comment il s'appelait, parce que ses yeux ternis ne distinguaient plus aucun objet; mais la figure trahissait sa joie d'avoir parlé à un de ses enfants.... L'âge avait respecté sa taille et ne l'avait point courbée; il marchait toujours droit.... Livré à lui-même, son visage portait quelquefois, malgré le fond de sérénité et d'abandon à la volonté divine, l'empreinte de la tristesse; mais lorsqu'il voyait des jeunes gens autour de lui, le sourire le plus tendre, le plus engageant animait ses traits.... » Ne devenez pas vieux, leur disait-il, je ne suis plus bon à rien, je ne vois plus, je n'entends plus...; j'ai aussi été jeune. Quelle force! quelle vivacité! Qu'est-il devenu aujourd'hui ce vigoureux

Fritz? Il peut à peine se traîner.... Croyez-vous, mes chers, que je murmure pour cela? Oh non! non! Le bon Dieu est un peu plus sage que le vieux Fritz.... »

Il ne s'éteignit pas, mais il souffrit cruellement pendant cinq jours. Enfin, il sentit venir la mort, et bien qu'il eût déjà perdu la parole et presque l'usage de ses membres, il trouva la force d'ôter son bonnet, de joindre les mains et de lever les yeux au ciel en priant. Il expira le 1<sup>er</sup> juin 1826. On vint de Barr et de Strasbourg à ses funérailles, et tous les villages environnants y assistèrent. Toute cette foule désolée semblait n'être qu'une famille. On visita la tombe d'Oberlin dans le petit cimetière de Waldbach, et l'on y lit, après le nom et les dates, cette simple inscription : Il fut pendant cinquante-neuf ans le père du Ban de la Roche.





# RAPPORT

SUR LES SERVICES RENDUS A L'AGRICULTURE DEPUIS  
PLUS DE CINQUANTE ANS PAR M. JEAN-FRÉDÉRIC  
OBERLIN, PASTEUR DE L'ÉGLISE DE WALDBACH,  
DANS LE CANTON DU BAN DE LA ROCHE, SUR  
LES CONFINS DU DÉPARTEMENT DES VOSGES ET  
DE CELUI DU BAS-RHIN.

M. LE COMTE FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, COM-  
MISSAIRE-RAPPORTEUR.

Messieurs,

Voulez-vous connaître un modèle de ce  
qu'on pourrait faire dans toutes les campa-  
gnes pour le bien de l'agriculture et celui de  
l'humanité ? Quittez un moment, en idée, les  
rives de la Seine, permettez que je vous trans-  
porte sur un des sommets les plus âpres des  
montagnes des Vosges. Amis de la charrue,

amis du bien public, venez voir le Ban de la Roche, et j'ose vous répondre que vous serez dédommagés de la fatigue du voyage. Commençons par prendre une idée du lieu et du climat, quoiqu'ils ne s'offrent pas d'abord sous un aspect bien favorable ; gravissons les rochers entassés les uns sur les autres, qui semblent séparer ce canton du reste du monde, et prenons pour guide la *Description du Ban de la Roche*, thèse savante présentée et soutenue à l'École spéciale de médecine de Strasbourg, le 13 mai 1806, par un des fils de M. Oberlin.

Le Ban de la Roche est une contrée élevée qui fait partie des contre-pentes et des ramifications occidentales de l'embranchement du Haut-Champ ou Champ-du-Feu : système isolé de montagnes, détaché du bord oriental de la chaîne des Vosges par un enfoncement ou un col déprimé.



Le Ban de la Roche comprend, dans sa totalité, une surface convexe et montueuse de huit à neuf mille arpents, dont trois à quatre mille sont occupés en bois, deux mille en pâturages; trois mille forment les propriétés particulières et sont employés, quinze cents ou dix-huit cents en terres labourables, cultivées en seigle, avoine et pommes de terre, et l'autre moitié, de douze à quinze cents arpents, en prés ou en jardins.

Il y a deux paroisses, Rothau et Waldbach, vulgairement Waldersbach. C'est de celle de Waldbach que nous devons nous occuper particulièrement.

Ce pays montueux forme trois régions, chaude, tempérée et froide, qui correspondent, savoir : la région chaude, au climat de Genève; les régions tempérées, au climat de Varsovie; la région froide, à celui de Stockholm; et les régions très-froides, à celui de

St-Pétersbourg. Les brumes, les pluies et les neiges ne fondent que dans le mois de mai. Le proverbe du pays dit que la neige d'avril est un engrais et celle de mars un poison. Les fontes subites des neiges, hautes de trente pieds quelquefois en de certains endroits, sont redoutées par le dégât qu'elles causent, en détachant le sol cultivé de dessus le sol inculte et dur, et en le faisant glisser dans les fonds, ainsi qu'il arrive aussi quelquefois à la suite des pluies. Toute la contrée était presque sauvage, au commencement du règne de Louis XV ; il n'y avait pas de chemins pour y parvenir et y circuler ; les communes et les hameaux qui en dépendaient comptaient à peine quatre-vingts ou cent ménages, dont la misère et l'ignorance dépassaient l'idée qu'on pourrait en donner : ils étaient presque nus. C'est ce pauvre pays, dont la civilisation, entreprise vers 1750 par M. Stuber, prédécesseur de M. Oberlin dans

le ministère de la paroisse de Waldbach, a été continuée et perfectionnée par ce dernier depuis 1767 jusqu'à présent, avec un tel succès et une telle persévérance, qu'on y compte aujourd'hui cinq à six cents familles, formant une population de trois mille âmes, qui subsistent heureusement par l'effet de l'amélioration de la culture et de l'industrie. Ce miracle est dû principalement aux lumières, aux soins et au zèle de M. Oberlin.

Né à Strasbourg, appartenant à une famille savante, formé à l'Académie de cette ville, si renommée en France et à l'étranger, M. Oberlin apportait au Ban de la Roche des connaissances positives, étendues, et le désir sincère d'appliquer au bonheur de ses paroissiens cette instruction, qui embrassait à la fois la science de la religion et la science de la nature. Au premier coup d'œil qu'il jeta sur ce coin de nos pauvres

montagnes, il s'aperçut d'abord de ce qui manquait à leurs habitants; ils parlaient un patois lorrain, dérivé de l'ancien roman; très-peu d'entre eux savaient lire. Les laboureurs, dénués des instruments nécessaires, n'avaient ni l'idée ni les moyens de se les procurer.

Les denrées provenant du sol ne suffisaient pas pour en nourrir la faible population. Suivant une méthode détestable, on distribuait tous les ans aux chefs de famille, par portion égale et par la voie du sort, les pâturages communs, appelés *tripous* dans le pays, pour essarter le gazon et écobuer le terrain. Les pommes de terre (*quemattes* ou *cmates de tierre*, dans le patois du pays) avaient été introduites après la terrible disette de 1709. Les vieillards se rappellent encore avoir ouï dire à leurs pères et à leurs mères qu'avant cette époque la nourriture des habitants consistait en pommes et en poires sauvages, dont le pays n'était alors

qu'une forêt. Cette pomme de terre primitive, apportée après 1709, avait dégénéré et ne rendait presque plus rien. La première chose à faire était donc d'instruire les habitants, de leur apprendre le français, et de les préparer à lire les ouvrages sur l'agriculture, dont M. Oberlin voulait leur former une petite bibliothèque choisie ; il en vint à bout en fort peu de temps par des moyens ingénieux qui méritent d'être connus, parce qu'ils peuvent servir d'exemple et qu'ils remontent à une date déjà ancienne, bien antérieure aux efforts qu'on a faits dans ces derniers temps pour parvenir au même but. Il fallait ensuite ouvrir la communication avec la grande route qui, pendant six à huit mois de mauvaise saison, était régulièrement interrompue. A la tête de ses paroissiens, qu'il savait électriser pour le bien public, le vénérable pasteur, la pioche sur le dos, mettant lui-même la main à l'œuvre, pratiqua un chemin d'une

de mi-lieue, et bâtit un pont sur la rivière de la Bruche. Il tourna en même temps ses regards vers l'agriculture et les besoins de subsistances. Le traité de notre illustre Parmentier sur la pomme de terre avait réveillé l'attention sur cette précieuse racine; c'était en 1780. A cette époque, M. Oberlin fit venir d'Allemagne, de Suisse, de Lorraine, des pommes de terre qui renouvelèrent l'espèce dégénérée, et qui sont recherchées aujourd'hui sur le marché de Strasbourg à cause de leur qualité excellente. M. Oberlin fit lui-même différentes tentatives pour l'introduction d'arbres fruitiers, d'herbages productifs, de plantes légumières ou céréales absolument inconnues dans ce pays. Il ne s'est pas rebuté par le défaut de succès de celles de ses tentatives que repoussait le climat sévère ou le sol rocailleux du Ban de la Roche. Les abeilles n'ont pu s'y accoutumer, le sainfoin n'y a point prospéré.

M. Oberlin a été assez heureux cependant pour voir la culture du trèfle réussir en plusieurs endroits du pays, et être adoptée par ses habitants. On n'y connaissait autrefois d'autres fumiers que les cendres produites par l'éco-buage. M. Oberlin montra les moyens d'augmenter le fumier et d'en procurer la fermentation. Cette meilleure économie des engrais, l'amélioration des pommes de terre, l'introduction des bons instruments de culture, celle des prairies artificielles, la culture du lin, dont il fit venir la graine de Riga, en Russie ; l'analyse des terres du pays faite avec soin, et communiquée à la Société des sciences utiles de Strasbourg ; les recherches faites dans tout le canton au moyen d'une sonde ou tarière ; l'enfouissement des plantes vertes pour amender le sol ; la nourriture des vaches et des porcs à l'étable ; la connaissance et l'étude des propriétés des plantes sauvages et indigènes qui pou-

vaient servir aux hommes et aux animaux, et rendre les produits naturels du pays utiles pour la santé, pour les aliments et pour les arts ; la formation d'une société particulière d'agriculture au Ban de la Roche, affiliée à celle de Strasbourg, etc... ; telles sont les améliorations partielles, en fait d'économie rurale et domestique, que M. Oberlin est parvenu à introduire par la persuasion, qu'il a su mettre à la portée de chaque particulier, et dont l'influence, multipliant les produits champêtres et les produits du bétail, a augmenté sensiblement le nombre et le bien-être des habitants de cette contrée.

De meilleures pommes de terre, le trèfle de Hollande et le lin de Riga sont surtout, pour le sable granitique du Ban de la Roche, trois acquisitions inappréciables.

M. Oberlin ne s'est pas borné là. Il fallait concevoir les plans d'améliorations plus géné-



rales, portant, d'une part, sur la distribution plus avantageuse des terres pour en amener la fertilité progressive; et de l'autre, sur quelques circonstances morales et politiques, nuisibles à la tranquillité et au bonheur des habitants. Les plans de cette réforme générale exigeaient le concours de l'autorité supérieure, ou des moyens qui surpassaient les faibles ressources d'un pasteur chargé lui-même d'une famille de sept enfants. C'est ici que M. Oberlin s'est encore surpassé. Il a appelé à son secours les autorités administratives, ainsi que les compagnies savantes et les propriétaires riches et bienfaisants de sa ville natale. D'un côté, il est parvenu à faire abolir spontanément le fléau de la vaine pâture; d'autre part, en 1805, la société des sciences et d'agriculture du Bas-Rhin a décerné aux habitants du Ban de la Roche une somme de deux cents francs à répartir entre ceux qui se

distinguaient le plus dans la plantation des pépinières et dans la greffe des arbres fruitiers, suivant la direction arrêtée par M. Oberlin. Et qu'on ne croie pas que cette somme de deux cents francs fût peu de chose dans un pays dont les habitants se trouvaient dans un état de privations, de misère, de souffrances continuelles. Qu'on en juge par ce trait seul ! Un sou (ou cinq centimes) mit au comble de la joie une veuve, qui se vit par là à même de se procurer, pour une couple de jours, du sel à manger avec ses pommes de terre. J'ai dit que l'agriculture du Ban de la Roche avait à combattre des fléaux d'une nature morale peut-être encore plus dangereux et plus funestes que la stérilité du sol et l'influence du climat. Le premier était un procès qui durait depuis plus de quatre-vingts ans. Les communes plaidaient contre leurs anciens seigneurs, à raison des droits de propriété

et d'usage dans les forêts qui couvraient une grande partie de ces montagnes. La Révolution elle-même n'avait pu mettre fin à ces contestations ruineuses, qui détournaient les habitants des travaux de la culture pour les livrer aux habitudes de la chicane. Leurs minces possessions étaient ainsi toujours troublées et précaires. Enfin M. de Lezai-Mar-nésia, préfet du Bas-Rhin, ami ardent de la justice et de ses administrés, accueillit le vœu de M. Oberlin pour ménager un accommodement. Il agit d'accord avec le pasteur, et les parties accédèrent bientôt à une transaction convenable des deux côtés. A la voix du bon préfet, les maires présentèrent en députation à M. Oberlin, la plume qui avait signé l'acte de paix, en le priant de suspendre cette plume dans son cabinet, comme un trophée de la bienfaisance et de la charité chrétienne. C'est à côté de cette plume pacifique que nous vous

proposons, Messieurs, de placer aujourd'hui une de vos médailles d'encouragement; et ce n'est pas la seule qui doive y figurer.

L'agriculture, naturellement amie du travail, de la justice et des mœurs, l'agriculture a des besoins de plus d'une sorte. Sa base est sans doute dans les sillons; mais autour de ce premier fondement, combien d'accessoires viennent se grouper! et combien de branches secondaires doivent concourir à l'affermissement de la tige principale! Ce n'est pas tant la maigreur du sol du Ban de la Roche qui fait la pauvreté de ses habitants que le défaut de terrain. Quinze cents arpents de terres labourables pour nourrir six cents familles de cinq personnes chacune font à peine cinq journaux de terre par famille. De trois mille âmes qui forment la population totale du Ban de la Roche, un tiers est hors d'état de travailler pour gagner son pain; ce sont les enfants du

premier et du bas âge et les vieillards infirmes. Parmi les deux mille en âge convenable pour le travail des mains, il n'y en a guère qu'un quart qui s'occupent des travaux champêtres, et ils ne peuvent même s'y livrer que dans quatre ou cinq mois de la belle saison. Il fallait occuper les trois autres quarts de la population, qui restaient misérables et désœuvrés; il fallait remplir les tristes journées et les éternelles soirées d'un long hiver. Il y avait donc nécessité absolue de suppléer au déficit de l'agriculture en introduisant diverses branches d'industrie pour subvenir à la subsistance et aux besoins des habitants du Ban de la Roche. L'industrie est l'auxiliaire de la culture. C'est ce qu'on ne doit jamais séparer quand il s'agit des pays de montagnes, et c'est ce qu'on a souvent tort d'oublier, même dans la plaine. Les moyens de pourvoir à la réunion de ces ressources dans le canton du Ban de la Roche

devaient être adaptés aux circonstances locales, soit pour tirer parti des produits indigènes jusqu'alors inconnus et négligés, soit pour y appeler du dehors, avec discernement, ceux des métiers nécessaires et des arts utiles dont on pouvait y espérer le succès. Telles sont encore, Messieurs, les opérations qui ont été conçues par M. Overlin, et qui ont réussi au delà de toute espérance, par ses efforts encourageants et sa constance imperturbable. Les détails en seraient sans doute bien intéressants, mais ils paraîtraient sortir du sujet de ce rapport. Je n'oublie pas que j'ai l'honneur de parler seulement à la Société royale d'agriculture; mais, d'après les pièces et les renseignements que j'ai mis sous vos yeux, il est certain, Messieurs, que le modeste pasteur de village, dont j'ai l'honneur de vous entretenir, mériterait qu'on fît un pareil rapport à la Société d'encouragement pour l'industrie natio-

nale et un autre à la Société pour l'instruction élémentaire.

Quant à moi, Messieurs, qui ai été à portée de connaître par moi-même les services inappréciables rendus à la contrée du Ban de la Roche par M. Oberlin, lorsque, après avoir formé l'administration du département des Vosges, en 1790, et avoir présidé cette administration en 1793, j'ai dû parcourir ces montagnes comme commissaire du Gouvernement en 1795, deux ans après que Rothau et Waldbach, dépendant ci-devant de la principauté de Salin, furent réunis au département des Vosges; pénétré du souvenir et de la vénération que l'on doit à l'un des bienfaiteurs de l'humanité les plus dignes de la reconnaissance des gens de bien; instruit aujourd'hui que M. Oberlin a persévéré depuis dans cette création touchante, uniquement due à son zèle et à ses vertus; sachant qu'il a refusé des *voca-*

tions<sup>1</sup> plus importantes et plus avantageuses, pour ne pas laisser tomber le Ban de la Roche dans l'état de désert dont il l'avait tiré; enfin, touché jusqu'aux larmes des efforts extraordinaires que M. Oberlin a faits dans les années désastreuses de 1812, 1816 et 1817, pour sauver ses paroissiens des horreurs de la famine, je me félicite, Messieurs, de pouvoir montrer devant vous l'attachement et l'intérêt que je porte au département des Vosges, ma chère patrie, en vous offrant une si belle occasion de couronner, dans la personne de M. Oberlin, non pas seulement un acte spécial, mais une vie entière consacrée à répandre dans un canton, avant lui presque sauvage, les meilleurs procédés de l'agriculture et les plus pures lumières de la civilisation. Les limites de la séance ne nous permettent pas d'en donner les

1. Le mot *vocation*, dans l'est de la France et en Suisse, est employé comme équivalent de *carrière* ou *fonction*.



développements. Nous les consignerons dans les Mémoires de la Société, comme un exemple admirable de ce que peut l'influence d'un homme éclairé sur le bonheur de toute une contrée.

Quelle histoire instructive et intéressante que celle des prodiges opérés en silence dans ce coin ignoré des Vosges ! Qu'il est doux pour nous d'apprendre à la France qu'elle possède dans son sein un tel miracle de vertu ! Qu'il est consolant de penser que ce n'est pas ici un rêve de la philanthropie, que ce sont des faits positifs, et que l'imagination ne peut rien ajouter à leur réalité ! Mais quelles conséquences n'en peut-on pas déduire ! Nous avons établi ailleurs qu'il reste dans le royaume assez de places incultes pour fonder cinq mille nouveaux villages. Quand on voudra organiser ces colonies intérieures, la création de celle de Waldbach sera un des meilleurs types qu'on

ait à suivre. Et dans les trente ou quarante mille communes rurales déjà existantes, il n'en est aucune, même des plus florissantes, où les perfectionnements de l'économie sociale soient aussi complets, et où l'on ne puisse encore méditer avec fruit les annales du Ban de la Roche.

---

Sur ce rapport, la Société a décerné une médaille d'or à M. Jean-Frédéric Oberlin, âgé de soixante-dix-huit ans, ministre de la paroisse de Waldbach, arrondissement de Saint-Dié, dans les Vosges.

M. le baron de Gérando, conseiller d'État, présent à la séance, chargé de pouvoirs de M. Oberlin, en recevant de M. Tessier, président, la médaille destinée à M. Oberlin, a témoigné combien il était heureux de représenter ce pasteur vénérable.

FIN.

Librairie de L. HACHETTE et C<sup>e</sup>, boulevard Saint-Germain, n<sup>o</sup> 77, à Paris.

# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

## NOUVELLE SÉRIE

A L'USAGE DES JEUNES GENS ET DES JEUNES FILLES  
de 14 à 18 ans

A 2 FRANCS LE VOLUME, FORMAT IN-18 JÉSUS

La reliure en percaline, tranches jaspées, se paye en sus 75 centimes  
avec tranches dorées, 1 franc.

« Si vous n'aimez pas les solides lectures, écrivait Mme de Sévigné à Pauline de Grignan, votre esprit aura toujours les pâles couleurs. » Ce conseil nous a vivement frappés, et le succès de la *Bibliothèque rose*, que nous publions pour les enfants de cinq à quatorze ans, nous a donné la pensée de ne pas abandonner notre jeune public, lorsque le choix des lectures devient plus difficile et plus sérieux.

Nous commençons donc aujourd'hui une troisième série spécialement destinée aux adolescents de quatorze à dix-huit ans, de l'un et de l'autre sexe.

Nous nous proposons de donner, dans cette troisième série, une large place aux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, aux voyages et à l'histoire.

Des chefs-d'œuvre de l'esprit humain nous ne prendrons que ce qu'ils contiennent d'irréprochable pour la morale et pour le goût; des résumés remplaceront les passages omis. Nous nous attacherons surtout à reproduire les épisodes célèbres,

auxquels la pensée est incessamment ramenée par les poètes, les sculpteurs, les peintres de toutes les époques et de tous les pays qui y ont puisé tant d'inspirations. — Déjà nous avons publié *l'Iliade* et *l'Odyssée*, *Don Quichotte*, *Gil Blas*, les *Œuvres choisies* de Bernardin de Saint-Pierre et de Xavier de Maistre. — Nous mettons sous presse un *Virgile* et un choix de *Molière*. Dix autres volumes sont en préparation.

*La Sibérie*, par M. de Lanoye; *la Vie chez les Indiens*, par M. Catlin; *Pompéi*, par M. Marc-Monnier, ont inauguré les voyages.

Enfin, M. Feillet, dont l'Institut a récompensé un travail considérable sur notre histoire nationale, *la Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, s'est chargé de diriger, pour cette troisième série, une collection des *grands Mémoires de l'Histoire de France*, abrégés à l'usage de la jeunesse.

Notre époque est le siècle de l'histoire étudiée dans les documents originaux : une ardente curiosité entraîne tout le monde vers les récits de ces écrivains qui, dans le langage de nos pères, font pour nous, à de grandes distances, revivre les passions et les événements ; œuvre vivante qui attache et émeut bien plus fortement que l'histoire résumée ou écrite par un historien postérieur.

Nous n'avons pas besoin de dire que sans altérer le texte des écrivains, M. Feillet, qui a fait comme directeur de l'un des cours les plus importants de Paris pour l'éducation des jeunes filles, ses preuves de tact et de goût, supprime soigneusement toutes

les pages scandaleuses ou même libres de ces confessions quelquefois effrontées. Retranchant également les détails inutiles ou les considérations trop graves, il ne laisse que ce qui peut intéresser son jeune public, et l'habituer peu à peu à des lectures élevées, le nourrir de ce que les anciens nomment si bien « la moelle » des livres.

De courtes notes historiques et critiques éclaireront les passages difficiles et enseigneront les mérites principaux de ces œuvres où, de l'aveu même des étrangers, la France ne compte pas de rivale.

Les illustrations qui orneront ces mémoires seront empruntées à des documents authentiques que M. Feillet recherche avec soin dans les manuscrits et miniatures de l'époque, dans le cabinet des estampes ou des médailles de la Bibliothèque impériale, dans les collections du Louvre, et dans tous nos musées.

Déjà ont paru les *Mémoires du cardinal de Retz*, ornés de trente-cinq vignettes; l'*Histoire du chevalier Bayard sans peur et sans reproche* par le *Loyal serviteur* est sous presse. Nous comptons publier successivement : *Épisodes et portraits* extraits des *Chroniques* de Froissart; *Mémoires de Saint-Simon*, etc.

Puisse cette collection, avec notre *Bibliothèque des merveilles*, contribuer à donner à la jeunesse « ces habitudes de curiosité élevée qui sont le charme de la vie et qu'on trouve toujours le temps d'entretenir, quand on en a de bonne heure contracté le goût. »

005658145

## NOUVELLE SERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROSE

A L'USAGE DES JEUNES GENS ET DES JEUNES FILLES DE 14 A 18 ANS

---

### OUVRAGES DÉJÀ PUBLIÉS :

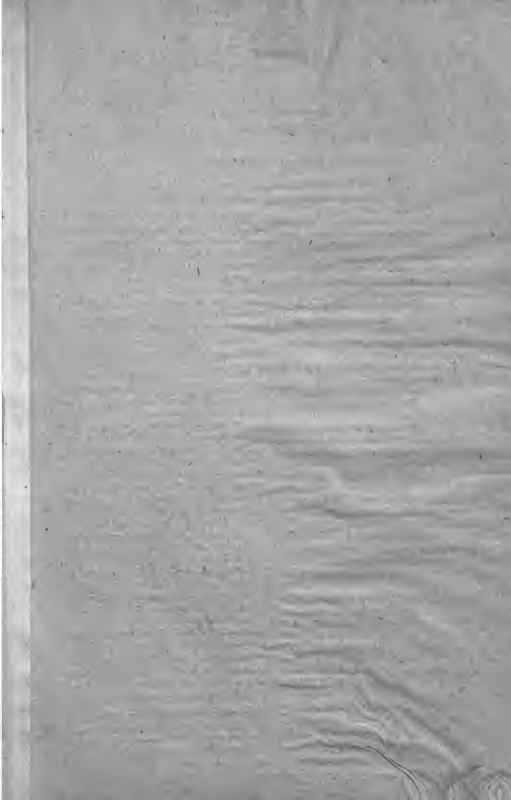
- Bernardin de Saint-Pierre** : *Œuvres choisies*. 1 vol. (20 vignettes.)  
**Catlin** : *La Vie chez les Indiens*. 1 vol. (20 vignettes.)  
**Cervantes** : *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*; édition à l'usage des enfants. 1 vol. (54 vignettes.)  
**Hervé et de Lanoye** : *Voyage dans les glaces du pôle arctique*. 1 vol. (40 vignettes.)  
**Homère** : *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites et abrégées par P. Giguët, 1 vol. (33 vignettes.)  
**Lanoye (Ferd. de)** : *Les grandes scènes de la nature*. 1 vol. avec de nombreuses vignettes.  
— *La Mer polaire, voyage de l'Érèbe et de la Terreur, et expédition à la recherche de Franklin*. 1 vol. (26 vignettes.)  
— *La Sibérie*. 1 vol. (40 vignettes.)  
— *Ramsès le Grand, ou l'Égypte il y a 3300 ans*. 1 vol. (40 vignettes.)  
**Le Sage** : *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. (42 vignettes.)  
**Loyal serviteur** : *Histoire du chevalier Bayard*. 1 vol. (80 vignettes.)  
**Mao Intosch (Miss)** : *Contes américains*. 2 vol. (120 vignettes.)  
Chaque volume se vend séparément.  
**Malstre (Xavier de)** : *Œuvres choisies*. 1 vol. (20 vignettes.)  
**Marc-Monnier** : *Pompéi et les Pompéiens*. 1 vol. (20 vignettes.)  
**Molière** : *Œuvres choisies*, édition abrégée à l'usage de la jeunesse. 2 vol. (22 vignettes.)  
**Retz (cardinal de)** : *Mémoires abrégés* par Alphonse Feillet. 1 vol. (30 vignettes.)  
**Virgile** : *Œuvres choisies*. 1 vol. (20 vignettes.)

### OUVRAGES EN PRÉPARATION :

- Froissart** : *Épisodes et portraits*. 1 volume.  
**Saint-Simon** : *Extraits des Mémoires*. 1 volume.  
**Plutarque** : *Les Grecs illustres*. 1 volume.  
— *Les Romains illustres*. 1 volume.  
**Lanoye (Ferd. de)** : *Le Nil et ses sources*.

---

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



# ÉDITIONS A 1 FR. LE VOLUME

FORMAT IN-18 JÉSUS

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 40 c. par volume.

**Badin (Ad.)** : *Duguay-Trouin*. 1 vol.  
— *Jean-Bart*. 1 vol.

**Barrau (Th. H.)** : *Conseils aux ouvriers* sur les moyens d'améliorer leur condition. 1 vol.

**Bernard (Fr.)** : *Vie d'Oberlin*. 1 vol.

**Bonnechose (Emile de)** : *Bertrand du Cuesclin*, connétable de France et de Castille. 1 vol.

— *Hoche*. 1 vol.

**Calemard de la Fayette (Charles)** : *La Prime d'honneur*. 1 vol.

— *L'Agriculture progressive*. 1 vol.

**Carraud (Mme Z.)** : *Une servante d'autrefois*. 1 vol.

**Charton (Ed.)** : *Histoires de trois enfants pauvres* (un Français, un Anglais, un Allemand), racontées par eux-mêmes et abrégées par Ed. Charton. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol.

**Corne (H.)** : *Le Cardinal Mazarin*. 2<sup>e</sup> édit. 1 vol.

— *Le Cardinal de Richelieu*. 1 vol.

**Corneille (P.)** : *Chefs-d'œuvre*. 1 vol.

**Deherrypon (Martial)** : *Les Boutiques de Paris*.

*I. La Marchande de poissons*. 1 vol.

**DelaPalme** : *Le premier livre du citoyen*. 2<sup>e</sup> édit. 1 vol.

**Duval (Jules)** : *Notre pays*. 1 vol.

— *Notre planète*. 1 vol.

**Ernouf (le B<sup>on</sup>)** : *Histoire de trois ouvriers français*. 1 vol.

— *Jacquard*; — *Philippe de Girard*. 1 vol.

**Guillemin (Amédée)** : *La Lune*. 1 volume illustré de 2 grav., planches tirées hors du texte, et de 46 vignettes.

**Hauréau** : *Charlemagne et sa Cour*, 2<sup>e</sup> édit. 1 vol.

**Homère** : *Les Beautés de l'Iliade et de l'Odyssée*, traduction de M. Giguet. 1 vol.

**Joinville (sire de)** : *Histoire de saint Louis*, texte rapproché du français moderne, par Nathalis de Wailly, de l'Institut. 2<sup>e</sup> édit. 1 vol.

**Labouchère (Alf.)** : *Oberkampf (1738-1815)*. 1 vol.

**La Fontaine** : *Choix de Fables*. 1 vol.

**Molière** : *Chefs-d'œuvre*. 2 vol.

**Passy (Frédéric)** : *Les Machines et leur influence sur le développement de l'humanité*. 1 vol.

**Racine (Jean)** : *Chefs-d'œuvre*. 2 vol.

**Rendu (Victor)** : *Principes d'agriculture*, 2<sup>e</sup> édit. 2 vol.

— *Culture du sol*, avec des vignettes dans le texte. 1 vol.

— *Cultures des plantes*. 1 vol.

Chaque volume se vend séparément.

**Shakespeare** : *Chefs-d'œuvre*. 3 vol.

**Thévenin (Ev.)** : *Cours d'économie industrielle*. — Cinq séries qui se vendent séparément.

— 1<sup>re</sup> série. *Qu'est-ce que l'économie industrielle*, par M. J. Garnier; — *Du capital*, par M. Baudrillard; *Des machines*, par M. Horn. 1 vol.

— 2<sup>e</sup> série. *Du Travail et du Salaire*, par M. Batbie; — *Les Corporations et la liberté du travail*, par Levasseur. 1 vol.

— 3<sup>e</sup> série. *De la Société coopérative*, par M. J. Duval; — *De l'Échange et de la Monnaie*, par M. Wolowski. 1 vol.

— 4<sup>e</sup> série. *De l'intérêt et de l'Usure*, par M. Corcelle-Seneuil; — *Du crédit*, par M. Coq; — *De la Liberté commerciale*, par M. F. Passy. 1 vol.

**Vambéry** : *Voyages d'un faux der- viche dans l'Asie centrale*. Édition abrégée. 1 vol.

**Véron (Eugène)** : *Les Associations ouvrières en Allemagne, en Angleterre et en France*. 1 vol.

**Wallon** : *Jeanne d'Arc*. 1 vol.

Édition abrégée de l'ouvrage qui a obtenu de l'Académie française le grand prix Gobert.







